

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1920

THÈSE

N^o

152

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

M^{lle} Marie REVON

LES MENSONGES DE L'ENFANT

NORMAL ET PATHOLOGIQUE

LEURS CONSÉQUENCES JUDICIAIRES

Président : M. ROGER, doyen

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1920

152

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1920

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

M^{lle} Marie REVON

LES MENSONGES DE L'ENFANT

NORMAL ET PATHOLOGIQUE

LEURS CONSÉQUENCES JUDICIAIRES



Président : M. ROGER, doyen

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1920

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER
ASSESEUR : G. POUCHET
PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANÇON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	N...
Pathologie médicale	VAQUEZ
Pathologie chirurgicale.	GOSSET
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie.	PRENANT
Opérations et appareils.	DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	P. CARNOT
Hygiène	LÉON BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
	ACHARD
Clinique médicale.	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
	MARFAN
	HUTINEL
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance	DUPRÉ
Clinique des maladies des enfants.	JEANSELME
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	PIERRE MARIE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	TEISSIER
Clinique des maladies du système nerveux.	DELBET
Clinique des maladies contagieuses	QUENU
Clinique chirurgicale	LEJARS
	HARTMANN
Clinique ophtalmologique.	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR
	COUVELAIRE
	N.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile	BROCA
Clinique thérapeutique.	ALBERT ROBIN
Clinique oto-rhino-laryngologie	SEBILEAU

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.			
ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROÜSSY
BRANCA	LABBE (H.)	MOCQUOT	ROUVIERE
CAMUS	LAIGNEL-LAVASTINE	MULON	SCHWARTZ(A.)
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	SICARD
CHAMPY	LECENE	OKINCZYC	TANON
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	TERRIEN
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	TIFFENEAU
GOUGEROT	LEQUEUX	RETTIERER	VILLARET
GREGOIRE	LEREBOULLET	RIBIERRE	ZIMMERN
GUENIOT	LERI	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES CHERS PARENTS

*Faible témoignage de reconnaissance
et de profonde affection.*

A MES SOEURS, A MON FRÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur ROGER
Doyen de la Faculté de Médecine

Arrivée au terme de nos études, nous tenons à adresser nos remerciements les plus sincères à ceux qui furent nos maîtres dans les hôpitaux.

Nous avons d'abord été l'élève de M. le professeur Kirmisson, qui nous donna l'éloquent exemple d'un dévouement absolu à la cause des malades. Nous sentions constamment, dans ses remarquables leçons, la préoccupation du vrai, et nous saisismes la haute importance de la méthode scientifique appliquée à l'investigation médicale.

Nous adressons nos plus affectueux remerciements à M. le Dr Sergent, membre de l'Académie de Médecine. Nous avons largement profité de son enseignement clinique offert aux étudiants avec tant de bienveillance. Nous avons pu apprécier toute la finesse de son esprit pénétrant, et comprendre, au cours de sa visite cordiale, vrai réconfort pour les malades, la grandeur du rôle moral du médecin.

Nous ne voudrions pas achever nos études sans rendre hommage à M. le Dr Barth, en qui nous avons admiré l'homme de science et de devoir.

Nous exprimons notre gratitude à MM. les Drs Faure, Moutard-Martin, Méry et Potocki, pour l'extrême bienveillance qu'ils nous témoignèrent et pour leur précieux enseignement.

Au seuil de cette thèse, nos remerciements s'adressent tout particulièrement à M. le Dr André Collin, qui nous ins-

pira notre sujet. Nous nous rappellerons toujours sa captivante consultation de neurologie infantile et ses conversations médicales pleines d'idées fécondes qui découvraient à nos yeux des horizons de recherches.

Nous avons assisté avec un vif intérêt aux cours de M. le professeur Roger, doyen de la Faculté de Médecine ; nous avons été heureuse de suivre cet enseignement empreint d'une conception large de la médecine, et qui met en relief, d'une façon si intéressante, les liens qui la rattachent à toutes les autres sciences. M. le professeur Roger a bien voulu accepter la présidence de notre thèse ; qu'il nous permette ici de le remercier de nous avoir fait cet honneur.

LES MENSONGES DE L'ENFANT

NORMAL ET PATHOLOGIQUE

LEURS CONSÉQUENCES JUDICIAIRES

INTRODUCTION

L'objet de cette thèse est de démontrer que le témoignage des enfants devant la justice est extrêmement suspect, soit parce que l'intelligence enfantine est à un stade d'évolution, soit à cause des modifications pathologiques qu'elle peut subir. Notre opinion a déjà été soutenue, et elle inspire actuellement de patientes recherches dirigées par des hommes aussi éminents que MM. Stern, Claparède, Larguier de Bancels et bien d'autres.

Nous nous sommes efforcée de mettre en relief les principaux traits de la mentalité infantile ; puis nous avons essayé de montrer, à propos de chaque faux témoignage, qu'il était une conséquence naturelle d'un de ces traits de caractère.

Dans la première partie de ce travail, nous traiterons le témoignage de l'enfant normal et dans la seconde partie celui de l'enfant pathologique. Laissant à peu près de côté les aliénés internés dans les asiles, nous nous occuperons

surtout des sujets hystériques, débiles et pervers, qui restent souvent mêlés à la société. Nous étudierons les caractères de leurs mensonges respectifs et leurs suites judiciaires.

Nous serions heureuse d'avoir apporté notre modeste contribution à la science du témoignage, si nous avons su mettre en lumière les idées que nous avons souvent entendu exprimer par le Dr André Collin, dont l'esprit original a éclairé pour nous cette question, et qui nous a donné le désir de la développer dans le présent travail.

PLAN

PREMIÈRE PARTIE

MENSONGE ET FAUX TÉMOIGNAGE DE L'ENFANT NORMAL

CHAPITRE PREMIER. — *Ignorance de l'enfant.*

1° Ignorance :

Ignorance physiologique jusqu'à cinq ans.

Ignorances partielles de six à douze ans.

Ignorance de douze à quinze ans.

2° Indifférence pour l'objet et pour les conséquences du témoignage.

3° Parallèle avec l'adulte.

CHAPITRE II. — *Absence de sens critique.*

1° Insuffisance des données de la connaissance.

Rapport entre l'ignorance et le défaut de sens critique.

2° Vices de raisonnement.

Principe de raison suffisante peu appliqué.

Sophismes dus à :

Prédominance de l'imagination sur la raison.

Interprétation sentimentale déraisonnée.

Mémoire peu éduquée.

Obstination, etc.

Défaut d'analyse et de synthèse.

3° Absence de méthode.

4° Suggestibilité.

Causes de la suggestibilité.

Expériences qui la démontrent.

5° Parallèle avec l'adulte.

CHAPITRE III. — *Déformations sociales.*

1° Education insuffisante. Education vicieuse.

2° Parallèle avec l'adulte.

CHAPITRE IV. — *Mensonges dictés par les défauts de caractère.*

1° Mensonges par crainte et par intérêt.

2° Parallèle avec l'adulte.

SECONDE PARTIE

MENSONGE ET FAUX TÉMOIGNAGE DE L'ENFANT PATHOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER. — *Le mensonge de l'hystérique.*

1° Antécédents de l'hystérique.

2° Caractère de l'hystérique et de ses mensonges.

CHAPITRE II. — *Le mensonge du débile intellectuel.*

1° Antécédents et caractère du débile intellectuel.

2° Les mensonges.

CHAPITRE III. — *Le mensonge du pervers instinctif.*

1° Antécédents et caractère du pervers instinctif.

2° Les mensonges.

CHAPITRE IV. — *Mensonges d'anormaux divers.*

Parallèle entre les mensonges des enfants normaux et pathologiques.

Conclusions.

PREMIÈRE PARTIE

MENSONGE ET FAUX TÉMOIGNAGE DE L'ENFANT NORMAL

CHAPITRE PREMIER

1° Ignorance de l'enfant

Nous traiterons assez rapidement ce sujet, sur lequel il est bien inutile d'insister. Puis nous indiquerons comment l'ignorance de l'enfant le rend indifférent à l'objet et aux conséquences de son témoignage. Nous finirons par un court parallèle entre l'ignorance de l'enfant et celle de l'adulte, en montrant combien celle-ci est minime en comparaison de celle-là.

Nous étudierons chez les enfants l'ignorance suivant les âges : 1° de un à quatre ans ; 2° de quatre à sept ans ; 3° de sept à douze ans ; 4° de douze à quinze ans.

Si la science naît de l'activité naturelle d'un esprit formé, on peut dire par opposition que l'ignorance de l'enfant jusqu'à la quatrième année est toute physiologique. Mais, comme l'explique M. Queyrat, le « jeune enfant devient apte à fixer son attention sur lui-même, à la ramener des objets qui la sollicitent à ses propres états ; et il acquiert ainsi l'idée de son moi, les idées de substance

et d'identité, de cause et de fin ». Il acquiert donc des notions sur lui-même et sur le monde extérieur. Puis il interprète ce monde extérieur d'après ce qu'il connaît de lui : « C'est si bien dans son activité spontanée que l'enfant prend vraiment conscience de lui-même que, personnifiant la nature et les choses, assimilant leurs actes aux siens propres, il suppose des intentions, une volonté, une causalité analogue à la sienne dans tout ce qui se meut, le vent, l'eau, la fumée, le feu, comme ses semblables ou les animaux. » (1) En cela l'enfant est comparable à l'homme primitif qui voit dans tous les phénomènes la manifestation d'un esprit.

De quatre à sept ans l'enfant apprend à connaître les choses d'une manière objective. Toutefois sa science est très restreinte. Il ignore souvent son âge, le nom des couleurs. Il n'a vu qu'un petit nombre d'animaux ; il distingue seulement quelques végétaux ; dans le monde minéral, il sait à peine le nom des métaux, etc. Les sens eux-mêmes ne lui fournissent que des renseignements incomplets. M. le Dr Pernet, après avoir expérimenté sur des écoliers, a noté cette insuffisance d'éducation sensorielle. Les élèves des cours élémentaire et préparatoire mettent plus de temps que les élèves des cours moyen et supérieur à s'apercevoir d'un changement d'épaisseur dans une série de billes présentées ; ils sont plus longs à noter une augmentation de poids dans une série de boîtes lestées, à ranger des crayons de couleur dans des cases de même

1. Queyrat. *la Logique chez l'enfant et sa culture*, p. 36.

teinte ; ils discernent moins bien au son la nature d'un objet qu'on laisse tomber, etc.

De sept à douze ans, l'enfant étudie à l'école ; dès lors il n'a plus que des ignorances partielles. Malgré tout, les connaissances élémentaires qu'il lui restent à acquérir demeurent considérables. A ses yeux, une villa peut passer pour un château, une victoria pour un landeau, un avocat en robe pourra lui faire l'effet d'un moine ou d'un magistrat. L'enfant connaît à peine le milieu dans lequel il vit. Un jeune garçon de huit ans est tout étonné, en descendant de voiture, de voir son père payer le cocher : « Pourquoi lui donnes-tu quelque chose, lui demande-t-il, ne dis-tu pas que c'est un plaisir de conduire ? » Une de nos amies nous racontait l'amusante réflexion qu'elle fit à son père, à l'âge de douze ans. Elle revenait avec lui du théâtre, où il la menait souvent, quand elle lui dit : « Papa, comment peut-on toujours trouver des acteurs ? Comment y a-t-il tant de gens qui acceptent de mourir à la fin de la pièce ? » Un fait plus banal montre combien les enfants ont encore de connaissances à acquérir pour comprendre le monde tel qu'il est : c'est leur croyance aux cloches de Pâques. Il n'est pas rare de voir cette fable acceptée par des écoliers de douze ans. Comment les cloches se déplacent-elles pour aller à Rome ? Comment font-elles leurs achats ? Comment savent-elles où elles doivent déposer leurs surprises ? Autant de questions que l'enfant ne résout pas tant il est ignorant du monde physique et biologique, et tant est grande sa paresse intellectuelle.

On dit que l'enfant est observateur ; les défauts qu'il mime avec adresse sont toutefois ceux qui sautent aux

yeux, ceux qui sont aussi frappants que la boîterie, le zéaïement, etc. Son ignorance du monde psychologique est extrême. Ainsi, dans un procès criminel qui eut lieu en Belgique (1), des fillettes prétendirent avoir vu l'assassin laver à la pompe de la place publique ses mains rouges de sang ! Remarquons, à ce propos, que l'enfant établit constamment une division inconsciente entre son expérience personnelle et ce qu'il apprend à l'école ; dans ses jeux il reste naturel, mais dès qu'il sort de son domaine pour se mêler de questions qui concernent les adultes, il a recours à ses connaissances scolaires : un voleur, un assassin, doivent répondre au type de bandit décrit dans ses livres de prix.

Notons encore que les enfants ignorent les usages professionnels, les ordonnances de police, les pénalités judiciaires.

Entre douze et quinze ans, l'étude ou l'apprentissage accroissent peu à peu les connaissances que peuvent avoir de jeunes témoins.

Les enfants sont dans une extrême ignorance du monde physique, du monde moral, de notre organisation sociale ; aussi conçoit-on aisément qu'une foule d'erreurs puisse se glisser dans leurs témoignages.

2^o Indifférence pour l'objet et les conséquences du témoignage.

Nous verrons sans cesse, au cours de cette thèse, que l'ignorance de l'enfant est presque toujours une des causes

1. Varendonck, *les Témoignages d'enfants dans un procès retentissant* (*Archives de psychologie*, 1911).

de ses faux témoignages. Tantôt elle est une cause indirecte : ainsi l'enfant manque de sens critique et répète devant le tribunal des choses qu'il a entendues ou cru entendre, sans pouvoir vérifier ses dires. Or pourquoi ne peut-il pas donner de preuves ? Précisément parce qu'il les ignore et parce qu'il ne sait pas comment étayer ce qu'il a pu affirmer d'invraisemblable. Tantôt au contraire son ignorance est une cause directe de sa déposition erronée. Elle se traduit par l'indifférence de l'enfant à l'égard du témoignage lui-même, considéré dans son objet et dans ses conséquences.

Indifférence pour l'objet du témoignage. — Lasègue raconte l'histoire d'un négociant chemisier accusé par un enfant d'attentat à la pudeur. Voici de quelle manière a été amenée la fausse déposition. Le garçonnnet avait fait l'école buissonnière et rentre en retard à la maison. La mère cherche à s'expliquer ce retard ; elle s' imagine que son enfant a pu être victime d'un attentat à la pudeur. Elle croit deviner la scène et découvrir l'auteur ; L'enfant, trop heureux de trouver une explication toute faite à son absence prolongée, répond « oui » à toutes les suggestions de sa mère. Les parents portent une plainte contre le négociant, et l'enfant s'empresse de la confirmer. Ici nous avons affaire à un petit garçon qui ne trouve pas d'excuses à son retard ; il adopte le prétexte que lui offre sa mère comme il aurait adopté toute autre raison.

Indifférence pour les conséquences du témoignage. — Demandez à un jeune témoin qu'elle était la couleur de tel vêtement ? Cet enfant, comme la plupart, tient à ce qu'on l'écoute, il veut qu'on remarque sa réponse. N'est-il pas

très sûr de la nuance ? Il affirmera cependant, très conscient de son importance, moins de celle de son témoignage. C'est qu'en effet il ne sait pas combien il peut être difficile et délicat de dépister un criminel ; il ignore que cette recherche exige une grande précision, qu'elle constitue toute une science, avec de subtiles expertises à l'appui ; il ne se rend pas compte, enfin, de l'enchaînement des preuves. Il voit le moment présent, le rôle qu'il joue : il est loin de déduire les conséquences pour l'avenir.

3° Parallèle entre l'ignorance de l'enfant, et celle de l'adulte.

On pourrait faire, aux idées que nous venons d'exposer, deux objections principales. L'une, c'est que dans un procès l'enfant peut être dans certains cas plus instruit que l'adulte sur un point particulier. L'autre, c'est que l'adulte est en général très loin lui-même de connaître le monde physique et le monde moral.

Nous tenons à développer ces deux idées, afin de ne pas traiter notre sujet avec outrance. Nous verrons toutefois que nos conclusions n'en restent pas moins vraies dans l'ensemble.

On peut imaginer aisément des faits dans lesquels l'enfant sera écouté avec avantage. Supposons qu'un voleur se soit servi d'une automobile pour accomplir un délit ; que l'auto ait stationné un moment devant plusieurs témoins ; qu'un enfant ait été frappé de la ressemblance de la voiture avec celle de son père et en ait regardé la

marque avec curiosité. Convoqué devant la justice, cet enfant sera le seul témoin qui pourra donner sur le véhicule un renseignement précis. Or ce détail peut n'être pas sans importance. Dans d'autres circonstances, un domestique délinquant se verra dénoncé par un enfant chez les parents duquel il était placé. Autre exemple : dans un cabaret de Paris, une scène de violence éclate entre deux individus qui s'invectivent en bas-breton. Seul un gamin originaire de la même province pourra dire lequel des deux hommes a provoqué l'autre, et quelles furent les paroles échangées.

Toutefois, même en de pareils cas, la prudence engage à se défier du jeune témoin. Il faut s'assurer qu'aucune fausse assertion, aucune confusion, ne s'est glissée dans sa déposition à la faveur de son ignorance. Comme nous le verrons plus loin, il sera bon de vérifier si l'enfant n'a point commis de faute de logique, n'a pas un parti-pris sentimental, ne se laisse pas duper par son imagination, etc. Si la déposition paraît indemne de ces causes d'erreur particulièrement fréquentes chez l'enfant, on peut alors recueillir ce témoignage exceptionnel.

On peut objecter, d'autre part, que certains adultes arriérés ou illettrés sont aussi ignorants que les enfants. Quelques paysans superstitieux croient aux présages. La mort subite, causée par une attaque d'apoplexie, une chute comitiale ou un empoisonnement par l'oxyde de carbone, a fait naître le soupçon d'un crime et fait porter l'accusation de toute une population inculte sur un individu innocent. L'ignorance psychologique est des plus communes chez les adultes ; cependant ils ont perdu la

naïveté extrême des enfants et ne font plus, comme ces derniers, des dépositions parfois absolument invraisemblables.

Ainsi donc, entre l'ignorance de l'enfant et celle de l'adulte il existe à la fois une différence de proportions et une différence de nature. Nous allons voir que cette ignorance contribue à fausser le témoignage d'une façon indirecte, en n'offrant au raisonnement de l'enfant que des données incomplètes.

CHAPITRE II

DÉFAUT DE SENS CRITIQUE

1^o Insuffisance des 'données de la connaissance

Il existe évidemment un rapport étroit entre l'ignorance des enfants et leur défaut de sens critique. En ce qui concerne ce fait nous allons ramener nos développements à deux idées directrices : la première, c'est que dans nombre de cas les enfants disent la vérité non par amour pour elle, mais par manque de réflexion ; la seconde, c'est que la faiblesse de leurs jugements les porte fréquemment à mentir,

On dit volontiers : *Ex ore parvulorum veritas* et l'on cite pour preuve le cas des « enfants terribles » qui mettent à tout propos leurs parents dans une situation embarrassante. Mais est-ce par franchise naturelle qu'ils s'expriment avec tant de simplicité ? C'est en réalité parce qu'ils manquent de sens critique. Excepté les pervers qui mentent pour nuire, comme nous le verrons maintes fois dans la seconde partie de cette thèse, ils auraient jugé qu'il valait mieux se taire s'ils avaient prévu les conséquences de leurs paroles. M. Maillet (1) classe les sophismes

1. Maillet. *Psychologie de l'homme et de l'enfant*, p. 552-553.

liés à l'inexpérience de l'enfant en erreurs de candeur, de crédulité, de naïveté et de niaiserie.

Nous venons d'indiquer les erreurs de jugement que l'enfant commet du fait de son inexpérience en général ; nous voudrions insister un peu sur un point particulier. La sensibilité de l'enfant est encore peu développée ; aussi ne connaît-il pas celle de l'adulte. En conséquence, il dit souvent des vérités cruelles sans se rendre compte de la douleur qu'il peut causer. M. le Dr Collin fait observer avec raison que lorsque les enfants se montrent émus, c'est moins parce qu'ils sont sensibles que parce qu'ils sont « shockables ». Souvent, le fait de voir quelqu'un tomber à terre les fait pleurer ; ils versent des larmes, dans cette circonstance, comme ils le feraient s'ils recevaient un coup ; il s'agit seulement d'une secousse nerveuse. Tel est le cas de l'enfant encore au maillot qui fait chorus dès qu'un bébé crie. C'est beaucoup plus tard que la sensibilité psychique s'éveille. Les sentiments naissent un à un, chacun à leur époque. Chez l'adulte, les pensées tristes entraînent les larmes ; par contre, d'autres pensées peuvent l'amener à réprimer son émotion. Il en est de même chez l'enfant, assurément, mais dans une mesure bien moindre. L'aptitude à éprouver le choc nerveux, sans aucune représentation intellectuelle, est au contraire d'autant plus grande que l'être est plus jeune. Voici quelques exemples caractéristiques du peu de sensibilité de l'enfant. « Un enfant avait perdu un de ses plus chers compagnons ; on le conduisit dans la maison de son ami ; le père le prit dans ses bras et le tint pendant quelques instants sur ses genoux, pleurant et sanglotant. Que de choses pour un

adulte dans cette grande douleur muette ! L'enfant n'y comprit rien ; il se hâta de quitter les genoux du père affligé, fit quelques gambales par la chambre, et tout à coup, revenant à lui : « Maintenant que Pierre est mort, s'écria-t-il, tu me donneras son cheval et son tambour, n'est-ce pas » (1) ? Un autre exemple nous est fourni par la conversation suivante, qui eut lieu entre des petites filles de six et huit ans. Elles regardaient les bagues de leur mère, et lui disaient le plus tranquillement du monde : « Maman, quand tu seras morte je mettrai cette jolie bague. » « Moi je porterai celle-ci, qui est encore plus belle. » Citons enfin un fait banal. La plupart des enfants se sont amusés à faire souffrir des insectes, sans avoir eu la moindre idée des tortures qu'ils provoquaient.

Il est un mensonge par négation anticipée, qui est très commun aux petits enfants. Par exemple, un bambin surpris par sa mère à deux pas d'un pot de confitures auxquelles il a goûté, s'empresse de prévenir la punition : « Maman, s'écrie-t-il, ce n'est pas moi qui ai mangé la confiture ! » Ces enfants mentent sous l'impulsion de la peur parce qu'ils ignorent quelles sont les preuves d'ordre physique (coloration de la langue) ou d'ordre moral (perspicacité de la mère) qui permettront de découvrir leur mensonge.

Voici maintenant un faux témoignage dont l'auteur est un jeune Hongrois de treize ans, Moritz Scharf ; l'enfant accuse son père d'un crime dont il est innocent et fait une déposition invraisemblable. Des bateliers découvrent

1. Rassier. Thèse Lyon, 1892.

dans la Theiss le cadavre d'une jeune fille ; les catholiques et les protestants du village dont la victime était originaire, ennemis des Juifs, soupçonnent le père de Moritz Scharf d'être l'assassin. On interroge le jeune garçon, qui finit par faire la déclaration suivante : « Son père avait attiré chez lui la jeune fille, puis l'avait envoyée à la synagogue. Moritz avait entendu un cri, il était sorti ; il avait collé son œil à la serrure du temple, il avait vu Esther étendue à terre. Trois hommes, qu'il désigna, la tenaient par les bras, par les jambes, par la tête : le boucher Salomon Schwartz lui fit une profonde entaille à la gorge avec un couteau, et recueillit son sang dans deux assiettes ; ce qu'on fit du cadavre, il ne le savait pas. On démontre l'alibi des accusés, l'impossibilité de commettre un attentat en plein jour, à l'endroit le plus fréquenté d'un gros village, dans une synagogue éclairée par une fenêtre à hauteur d'appui qui permet de voir tout ce qui s'y passe : il n'y a de traces de sang nulle part. On a d'ailleurs vu Esther plus d'une heure après le moment où on prétend qu'elle aurait été égorgée. » (1) Ce récit naïf n'est pas absolument dépourvu de logique, mais il est d'une logique toute enfantine ; ainsi l'assassin désigné sera l'homme supposé le plus cruel du village, celui dont les mains sont habituellement rougies de sang : le boucher. Quand une fillette accuse faussement quelqu'un de lui avoir tenu des propos obscènes, elle choisit de préférence un individu ayant déjà une réputation de galantin ; voilà qui est logique ; mais souvent aussi elle lui fait prononcer des

1. Motet, *Les faux témoignages des enfants devant la justice.*

paroles qui n'ont aucun rapport avec le caractère de cet homme. De même, un enfant décrira, par exemple, une foule formée par son imagination et donnera des détails précis ; mais il la fera sortir d'un bâtiment impropre, par ses divisions ou sa destination, à contenir un gros rassemblement. C'est qu'en effet l'imagination et les raisonnements des enfants ne s'adaptent pas à la réalité. Ils ne connaissent pas les choses dans toute leur complexité, ils ne sont même pas habitués à dégager en chacune son caractère principal ; ils ne les envisagent que par un côté, trop souvent contingent. Aussi, qu'on ne leur donne des phénomènes aucune explication, ou une explication fausse, ou enfin la vraie, ils acceptent indifféremment ce qu'on leur dit, sans connaître les objections qu'ils pourraient faire. Comme le remarque M. Compayré, « le plus banal *parce que* suffit à leur *pourquoi* le plus impérieux ».

L'ignorance de l'enfant est largement favorisée par son inattention. L'enfant est capable de concentrer son attention, mais ce labeur intensif le fatigue très vite. L'instabilité de son jeune esprit tient évidemment à sa faiblesse relative ; mais elle a encore une autre cause : elle relève en partie de son ignorance même. En effet, qu'est-ce, en général, qui soutient l'attention ? L'intérêt. Or, dans une foule de circonstances, le sujet ne peut s'intéresser à une scène que s'il a une ébauche de connaissances suffisante pour désirer la pleine compréhension de l'incident. Aussi l'attention de l'enfant est-elle diversement sollicitée suivant son âge. Un enfant de huit ans conduit à un lunch de mariage n'a retenu de l'événement que deux faits intéressants : 1^o la tasse dans laquelle on lui a servi

du lait était bleue, alors que chez lui il n'en avait vu que de roses ; 2° à l'occasion de ce mariage il était pour la première fois sorti seul avec sa bonne. Si l'enfant est peu attentif, c'est donc qu'il ne voit pas l'importance des choses, bien souvent aussi parce qu'il ne connaît pas même la valeur des mots.

Ainsi donc, en admettant même que l'enfant sache raisonner, il est sujet à de nombreuses erreurs du fait de son ignorance. Pour formuler un jugement, il n'a fréquemment que des données fausses ou incomplètes. Pour conclure, il ne lui manque souvent que les prémisses.

2° Vices de raisonnement

Application insuffisante des principes de causalité et de finalité

Mis en présence d'un phénomène, l'enfant en cherche l'origine, mais il prend ordinairement la cause occasionnelle pour la cause première. Qu'on l'interroge, par exemple, sur une dispute ou sur un accident, son témoignage pourra être vicié. De même il confond la conséquence immédiate d'un fait avec son but, souvent lointain. Aussi est-il aisé, quand il pose des questions embarrassantes sur un événement, de satisfaire sa curiosité avec un minimum d'explications.

Les sophismes et leurs causes

De nombreuses causes d'erreur résultent des sophismes.

inductifs et déductifs que fait l'enfant au cours de ses raisonnements.

« Parce que son expérience manque d'étendue et de variété, nous dit M. Queyrat, et parce que les mêmes causes qui induisent l'homme en erreur agissent sur lui avec plus de force, l'enfant est encore plus exposé que l'adulte à mal raisonner.

« Soit qu'il n'observe pas, laissant passer des faits et des particularités qu'il fallait remarquer, soit qu'il observe mal, prenant un fait pour autre chose que ce qu'il est en réalité, il commet des sophismes d'induction, désignés par les logiciens sous les noms de sophismes du dénombrement imparfait, d'erreur sur la cause et de sophisme de l'accident (1). »

Il commet de même des sophismes déductifs ; il fait continuellement des pétitions de principe, il tombe dans l'erreur de l'ignorance du sujet ou dans le cercle vicieux.

Nous distinguerons quelques causes très fréquentes de ces sophismes. Sans compter l'ignorance, que nous avons déjà traitée, ce sont la précipitation du jugement, le parti pris, les associations désordonnées, l'obstination, l'interprétation sentimentale déraisonnée, la prédominance de l'imagination sur la raison.

Examinons ces principales sources d'erreur. La première que nous avons nommée est la précipitation du jugement. « Chez l'adulte, chez l'homme réfléchi, la pensée se possède, prend son temps, intercale entre la conception de l'idée et le jugement un plus ou moins grand

1. Queyrat, *op. cit.*, p. 73.

nombre d'intermédiaires. Chez l'enfant la pensée éclate, jaillit, comme mue par un ressort, avec les caractères d'une action réflexe. Son intelligence répond par une réaction immédiate à l'excitation des idées, comme sa volonté cède sans résistance à la sollicitation des désirs. En d'autres termes, il n'y a pas, chez l'enfant, de faculté d'inhibition intellectuelle qui puisse modérer, suspendre, mûrir ses jugements, pas plus qu'il n'y a de faculté d'inhibition volontaire qui tempère ses impulsions actives. Il bondit, pour ainsi dire, sur la première idée qui se présente, comme il se jette sur ses jouets, étourdimement, tête baissée. La plupart de ses erreurs proviennent de la même cause que ses faux-pas et ses chutes : de ce qu'il va trop vite et se précipite impatiemment vers le but (1). »

Les partis pris des enfants résident presque tous dans les idées qu'ils reçoivent toutes faites de leurs parents. Comme, dit Locke, on a de la peine à souffrir ce qui choque ces oracles internes pendant qu'on digère les plus grandes absurdités qui s'y rapportent.

L'affection des enfants pour leurs parents joue un grand rôle dans la formation de ces partis pris. A côté du sentiment, l'émotion s'oppose aussi chez les enfants à la justesse de leurs raisonnements. C'est la crainte, surtout, qui subjugué leur raison.

En ce qui concerne l'obstination, on peut en observer deux types très fréquents. Le premier, c'est le refus de répondre. Les juges d'instruction interrogent parfois les enfants pendant plusieurs heures sans obtenir le moindre

1. Compayré, *l'Evolution intellectuelle et morale de l'enfant*, p. 216-217.

mot. Les enfants se contentent de prolonger un mutisme qui les dispense de tout travail intellectuel. Une autre forme de l'obstination infantile consiste à se cramponner à une explication forgée par eux, et dont rien ne peut les faire démordre. On observe alors, selon l'expression de M. le Dr Collin, la cristallisation dans le mensonge. Nous l'illustrerons d'un exemple. Une mère amena un jour à la Consultation de neurologie infantile son petit garçon âgé de neuf ans, dont elle avait à se plaindre. Cet enfant parlait tous les jours avec une jeune fille de quatorze ans pour mendier aux portes du métro. Nous citerons un passage de l'interrogatoire où l'enfant, répondant aux questions qu'on lui pose, s'immobilise dans un mensonge absurde, mais qui lui apparaît comme le système de défense le meilleur et le plus prudent. « Pourquoi mendiez-vous, mon petit ami ? » — « Pour acheter du pain. » — « Pourtant votre maman dit qu'elle vous donne tout ce qu'il vous faut. Alors pourquoi demandez-vous la charité ? » — « Pour acheter du pain. » — « Expliquez-moi pourquoi vous achetez du pain ? » — « Pour manger... » — « Votre maman ne vous en donne pas assez ? » — « Si. » — « Alors ? » — « C'est pour manger. » — « Combien gagnez-vous à mendier ? » — « Vingt sous. » — « Mais quelquefois cela vous rapporte davantage ? » — « On gagne vingt sous. » — « Quelquefois vous récoltez moins ? » — « C'est vingt sous. » — « Toujours vingt sous ? » — « Oui, vingt sous. » Ces réponses nous permettent de noter une fois de plus quelques traits de l'intelligence enfantine. Cet enfant est imperméable à l'expérience ; il part d'idées toutes faites sans chercher à les adapter à la complexe réalité ; il ne se

rend pas compte de l'importance relative de ses paroles ; enfin il suit la loi du moindre effort pour s'épargner la peine de réfléchir.

M. le Dr Collin a maintes fois attiré notre attention sur la paresse d'esprit des enfants. Ses idées se rencontrent en ce point avec celles de M. le professeur Pierre Janet, qui fait jouer un rôle important à la paresse intellectuelle dans la genèse du mensonge (1).

Cette tendance à s'éviter l'effort de la réflexion explique pourquoi l'imitation se substitue souvent chez les enfants au raisonnement. Nous avons entendu un bambin de six ans attester, après sa mère, qu'il était victime des mauvais traitements de sa sœur ; il répétait les phrases de sa mère et imitait jusqu'aux intonations de sa voix.

Prédominance de l'imagination sur la raison

L'imagination des enfants est très vive, soit qu'elle travaille à se représenter les choses (une fée, un ogre), soit qu'elle crée d'elle-même des êtres et des faits inexistants.

L'enfant n'étant ni observateur, ni critique, l'élan de son imagination n'est pas modéré par la réflexion, aussi l'activité créatrice de son esprit s'exerce-t-elle sans frein. De là à transformer les faits, il n'y a qu'un pas. Un pas de plus, et ils sont forgés de toutes pièces. C'est ce que de très nombreux exemples vont nous permettre de démontrer.

Le 12 juin 1910 eut lieu à Welteren, en Belgique, le viol et l'assassinat d'une petite fille de dix ans, Cécile Van

1. Pierre Janet, Cours du Collège de France, 1918-19.

Bruysker. Le procès qui suivit ce meurtre abonde en témoignages d'enfants. M. Varendonck (1) démontra que ces témoignages étaient de pures inventions et que l'inculpé était faussement accusé. Nous allons donner un très bref aperçu de son rapport en ce qui concerne les dépositions de deux petites filles âgées de huit et dix ans : Elvire Van Puyenbroeck et Louisa Van der Stuyft.

Interrogées quelques heures après l'assassinat, ces enfants ignorent le crime et ne peuvent dire ce qu'est devenue leur jeune camarade depuis qu'elle a cessé de jouer avec elles. Le petit cadavre ayant été découvert dans un fossé, Louisa Van der Stuyft déclare qu'elle a vu le meurtrier emmener son amie ; elle ajoute qu'elle a épié le criminel, qu'il a trainé Cécile vers le fossé, et peu après s'est enfui ; elle donne même une description de l'assassin. A quelques jours de là, on trouve dans une grange un ruban et un jouet ayant appartenu à l'enfant étranglée ; Louisa Van der Stuyft et Elvire Van Puyenbroeck annoncent alors que le crime a été commis dans la grange et qu'elles ont entendu crier au secours. Dix jours après le meurtre, le juge d'instruction pose à Louisa des questions précises sur le physique du meurtrier. L'enfant intimidée répond par des oui et des non sans être convaincue de quoi que ce soit ; « oui », lorsqu'elle croit que ce doit être « oui » pour satisfaire le juge, « non » dans l'autre cas. Ainsi suggestionneur et suggestionnée tracent inconsciemment un tableau sous lequel il ne reste plus qu'à écrire un nom. Ce nom est inspiré à l'enfant par une couturière du pays, et

1. Varendonck, *op. cit.*

la jeune Louisa répond « oui » de la tête ; aussitôt cette femme, assez simple d'esprit, rapporte à la justice les « aveux » de la fillette. Et c'est ainsi que Van Puyenbroeck fut inculpé d'assassinat et honni par tout le village. La psychologie extrêmement simpliste des enfants ne manque pas de se manifester au cours des dépositions successives ; d'abord les témoignages des fillettes se contredisent à mesure que les découvertes judiciaires se précisent ; puis nous retrouvons encore un assassin décrit par l'une des enfants sous un sombre aspect ; quand on demande à ces petites filles pourquoi elles n'ont point parlé du crime à leurs mères elles répondent ingénument : « Nous l'avions oublié ! » enfin elles ont subi dans une large mesure la suggestion de leur entourage.

Le Dr Motet cite le cas d'un enfant, le jeune Massé, qui, persuadé par son entourage, s'accuse d'un crime dont il n'est pas coupable. On a causé entre gamins de la disparition du petit Marinier, tombé dans la Marne. « L'un d'eux a raconté à ses parents que Massé lui avait dit s'être baigné avec Marinier, et l'avoir poussé dans l'eau. L'invention est peut-être de ce narrateur. Ce qui est certain, c'est que le grand-père du disparu est avisé ; il va trouver le jeune Massé, le malmène rudement ; Massé, intimidé, se défend mollement, il est pressé de questions, et, dans ces cas-là, les questions préparent les réponses : « Où l'as-tu jeté ?... C'est là, ce doit être là ? » Et l'enfant rudoyé répond : Oui.

.

« Lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le juge d'instruction, Massé avoua et nia tour à tour ; si on l'interrogeait

d'une certaine façon, il récitait une leçon apprise ; si on lui parlait avec bienveillance, il disait le contraire de ce qu'il avait affirmé. Le retour de l'enfant disparu vint heureusement tout simplifier (1). » Nous avons affaire ici à un enfant en proie à l'émotion de la peur. Il ne réfléchit pas, n'étant pas habitué aux rapides associations d'idées, à la méthode qui lui permettrait de reconstituer ses souvenirs, aux raisonnements qui lui donneraient la faculté de remettre les choses au point. D'autre part il se sent relativement peu coupable d'un acte qu'il aurait commis par mégarde, sans mauvaise intention ; il ne suppose pas qu'on châtie l'homicide par imprudence. Ces dispositions le rendent passif ; il se laisse persuader qu'il est l'auteur d'un crime car son imagination est seule sollicitée par l'accusation, et parce que, se sentant incapable de lutter par la réflexion, il désire obtenir la paix. « Lorsqu'il s'agit de l'enfant, écrit le Dr Motet, il ne faut jamais oublier que sa jeune intelligence est toujours prête à saisir le côté merveilleux des choses ; que les fictions le charment et qu'il objective puissamment ses idées ; qu'il arrive à donner un corps aux fictions écloses dans son imagination ; que son instinctive curiosité, son besoin de connaître, d'une part, et d'autre part, l'influence qu'exerce sur lui l'entourage, le disposent à accepter sans contrôle possible tout ce qui lui vient de ces sources diverses. Bientôt il ne sait plus ce qui lui appartient en propre, ce qui lui a été suggéré, il est affranchi de tout travail d'analyse, et sa mémoire entrant seule en jeu lui permet de

1. Motet, *op. cit.*

reproduire sans variantes un thème qu'il a retenu ; mais c'est précisément par cette répétition monotone que l'enfant se laisse juger. Quand le médecin expert, après plusieurs visites, retrouve les mêmes termes, les mêmes détails, lorsqu'il suffit de la mise en train pour entendre se dérouler dans leur immuable succession les faits les plus graves, il peut être sûr que l'enfant ne dit pas la vérité et qu'il substitue, à son insu, des données acquises à la manifestation sincère d'événements auxquels il aurait pu prendre part (1). »

Nous ne voulons pas dire que l'enfant ait plus d'imagination que l'adulte, mais nous espérons avoir montré que cette faculté n'est pas soumise chez lui au contrôle modérateur de la raison.

Défaut d'analyse et de synthèse

La paresse intellectuelle de l'enfant ne lui permet pas l'analyse. L'enfant manque aussi de la vigueur d'esprit nécessaire pour synthétiser ses raisonnements ; il n'a pas « la systématisation mentale requise par la réalité » (Duprat).

C'est seulement au cours de l'adolescence qu'il acquerra l'esprit de finesse, qu'il pourra « démêler des choses très voisines l'une de l'autre et qui sont cependant différentes, de même qu'une vue fine discerne les nuances les plus délicates » (Paul Janet). Cette perspicacité est celle du psychologue qui, d'une multitude de manifestations d'importance secondaire, dégage les grandes lignes d'un carac-

1. Motet, *op. cit.*

tère ; du médecin qui pose un diagnostic précis malgré la complexité des symptômes ; du juge d'instruction qui distingue les faits importants d'une affaire embrouillée, etc. L'enfant est encore loin de réaliser à la fois de telles analyses et de pareilles synthèses. Son témoignage est souvent mis en défaut, du fait qu'il est incapable de saisir la réalité dans ses détails et son ensemble.

3° Absence de méthode

Les adultes ont sur les enfants une nouvelle supériorité : ils ont appris à penser avec méthode.

La méthode leur permet de multiplier les associations d'idées et de réveiller ainsi tous les souvenirs qui se rapportent au témoignage. Grâce à elle, les faits sont classés ; aucun fait important n'est omis ; les détails secondaires viennent se grouper autour de chacun d'eux. Enfin elle a pour conséquence d'éliminer, dans la mesure du possible, les causes d'erreur. Insistons sur ces divers points.

Un étudiant de notre connaissance n'entamait jamais une dissertation littéraire ou philosophique sans examiner la question sous toutes ses faces ; il se posait, à cet effet, une série de questions suggestives : « Quo, quod, ubi, quo, quomodo, quando ? » A la veille de témoigner, il aurait pu se rappeler par ce moyen toutes les circonstances de la scène sur laquelle il aurait été amené à déposer. Quel enfant eut jamais recours à un procédé de ce genre ?

Lorsqu'on a rappelé tous les faits, il s'agit de les classer.

de les subordonner les uns aux autres suivant leur dépendance. Admettons que le témoignage porte sur un vol contesté, et que le magistrat demande à de jeunes témoins si l'accusé a volé, et dans quelles circonstances se serait produit le délit. Dans ce cas les enfants ne prennent souvent pas la peine de comprendre la question posée ; ils répondent à côté ou se contentent de quelques associations d'idées qui les mènent hors du sujet. Il n'est pas rare qu'ils fassent intervenir leurs sentiments dans l'interprétation de la scène, ou qu'ils invoquent certains faits d'expérience que leur ont appris leurs parents et qu'ils refusent de soumettre à un examen rationnel. Nous avons vu précédemment combien l'ignorance de l'enfant, sa paresse intellectuelle, son imagination sans frein sont peu favorables à une classification logique de ses idées.

Mais dans la déposition la plus circonspecte, la mieux ordonnée, la plus nette, des erreurs ont pu se glisser à l'insu même du témoin. Les principes célèbres de la méthode critique, formulés par Descartes, interviennent pour les dépister. Mais ce sont là des opérations qui dépassent de beaucoup le niveau intellectuel de cet âge.

Il est des adultes peu cultivés, des paysans par exemple, qui raisonnent avec méthode parce qu'ils pensent juste. Les enfants ne peuvent pas leur être comparés, faute de maturité d'esprit. D'ailleurs la méthode est en général une qualité acquise. Quand même l'enfant posséderait en son esprit un bon instrument, il ne saurait pas s'en servir ; il n'a pas suffisamment exercé sa jeune intelligence. Pour cette raison encore son témoignage est inférieur à celui de l'adulte.

4^e Dépendance. — Crainte. — Suggestibilité

Devant les représentants de la justice l'enfant se sent dans une situation d'évidente infériorité. Un homme appelé à témoigner, lorsqu'il est interrogé par d'autres hommes, parle d'égal à égal. Le témoin est égal au juge devant la loi ; il a des connaissances précises qui lui permettent de déposer avec assurance ; il possède un jugement souvent aussi droit, aussi ferme que celui auquel il s'adresse. La situation de l'enfant est toute autre. L'enfant dépend des adultes, qui peuvent le punir sans qu'il parvienne toujours à s'expliquer la raison du châtiment. Il dépend d'eux par son ignorance, qui l'empêche de discuter. Il dépend d'eux, enfin, parce qu'il n'est pas exercé à raisonner, et qu'il se tait bien vite devant l'argument péremptoire.

La dépendance matérielle et intellectuelle dans laquelle il se trouve à l'égard des adultes, rend l'enfant craintif devant celui qui l'interroge.

De cette attitude de crainte résulte une extrême suggestibilité qui paralyse ou modifie le témoignage, qui peut même engendrer des témoignages faux de toutes pièces.

L'auto-suggestion de l'imagination joue, comme nous l'avons vu, un rôle de première importance dans les faux témoignages des enfants. Examinons maintenant l'influence non moins considérable de la suggestion étrangère.

Voici d'abord une expérience réalisée par Mlle Giroud (1), sous l'inspiration de Binet. Elle démontre qu'il est aisé de

1. *L'Année psychologique*, 1912.

M. Revon

faire commettre des erreurs aux enfants dans les témoignages les plus simples. On se propose de leur faire déclarer qu'un carton rouge est bleu ; on y réussit sans peine.

Expérience des couleurs

Nous nous servons dans cette expérience de 10 cartons de couleur.

1 ^{er} blanc.	6 ^e noir.
2 ^e jaune.	7 ^e vert (très net).
3 ^e vert bleuté.	8 ^e rose.
4 ^e violet.	9 ^e gris.
5 ^e bleu clair.	10 ^e rouge vif.

Nous disons à l'enfant :

« Nous allons faire ensemble un petit examen pour voir si vous connaissez exactement le nom des couleurs. Je vais mettre sous vos yeux plusieurs couleurs les unes après les autres ; quand vous verrez chaque couleur, vous l'examinerez avec attention, ensuite vous m'en direz le nom, et après avoir dit le nom, vous l'écrirez sur la feuille de papier qui est devant vous. Je vous recommande de dire à haute voix le nom de la couleur avant de l'écrire. » Le carton est retiré dès que l'enfant en a dit le nom.

Au troisième carton, lorsque l'enfant a dit « vert », on dit très distinctement sans regarder l'enfant : « non, bleu ». Au septième, quand l'enfant dit : « vert », on dit de nouveau « non, bleu », et enfin au dixième, lorsque l'enfant a dit « rouge », on lui dit encore « non, bleu ». Si l'enfant interroge ou s'il est resté indécis, vous lui dites seulement : « Ecrivez. »

Enfants de sept ans. — Deux enfants de sept ans ont résisté à cette suggestion et seulement pour le rouge. Pourtant nous avons pu nous rendre compte que dans leur for intérieur les autres sujets n'ont pas accepté la couleur que nous leur indiquions comme juste, au moins pour ce qui est de la dernière. C'est probablement toujours par respect et par crainte que les enfants ont cédé en apparence aux suggestions que nous leur faisions. Même

un enfant nous a dit : « J'avais peur de vous dire que c'était rouge. »

Enfants de huit ans. — Les enfants de huit ans ont été moins dociles que ceux de sept ans. Deux d'entre eux seulement ont accepté les trois suggestions et sans aucun signe d'étonnement. Par contre nous trouvons deux enfants qui osent nous résister : Lainé, qui pourtant n'a pas su le nom de toutes les couleurs (violet et gris) dit à la troisième suggestion : « Non, c'est rouge », il le dit gentiment avec un sourire ; et Meyer qui nous dit avec gêne et sans lever les yeux : « Non c'est vert. Non c'est rouge. »

Enfants de neuf ans. — Les enfants de neuf ans se comportent à peu près comme ceux de huit ans ; toutefois ils manifestent un peu plus souvent leur étonnement. L'un d'entre eux a hésité longtemps, il a rougi violemment avant d'oser nous contredire ; un autre au contraire était très décidé et sans gêne aucune.

Enfants de dix ans. — Il n'y a encore qu'une très petite différence entre ce groupe et le précédent.

Enfants de douze ans. — Les enfants de douze ans sont nettement plus décidés. Tassereau dit à la première suggestion : « elle est bleue celle-ci ? » ; à la deuxième il écrit « bleu » en murmurant sur un ton fâché : « mais tout est bleu ! » ; à la troisième il rougit, il a l'air vexé, il dit : « tant pis, j'écris rouge ». Lautenbacher semble ne pas même entendre nos suggestions, il écrit sans broncher les noms des couleurs.

Donnons maintenant un tableau général par âge des résultats de cette expérience des couleurs :

Suggestion verbale d'un nom de couleur

Age des enfants	Moyenne des suggestions acceptées	Moyenne des hésitations
7 ans.....	2,8	1,1
8 ans.....	2,5	1,7
9 ans.....	2,4	2,4
10 ans.....	2,2	2,2
12 ans.....	1,7	3

Conclusion. — Dans l'expérience des couleurs la suggestibilité diminue d'une façon assez régulière avec l'âge. Cette diminution de la suggestibilité est très progressive : elle est plus manifeste d'abord par des hésitations ; ce n'est qu'à douze ans que le caractère de l'enfant s'affirme assez pour qu'il ose mettre sa réponse en accord avec son opinion.

M. Varendonck (1) fit dans un groupe d'élèves, âgés en moyenne de huit ans, l'expérience que voici : il leur désigne M. Th..., très connu d'eux, et leur demande quelle est la couleur de ses moustaches ;

10 élèves écrivent	« brune »
2 —	« blonde »
2 —	« noire »
2 —	« grise »
1 —	« rousse »

Suivant 17 élèves, M. Th..., a des moustaches d'une couleur donnée ; mais il est complètement imberbe. Un seul élève a déclaré que M. Th... n'a pas de moustaches.

Une expérience de Binet (2) met en lumière la suggestibilité en général, et celle des enfants en particulier. Binet fit ses recherches sur vingt-quatre enfants des 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e classes d'école primaire et sur 12 élèves d'école normale.

Il leur présentait un carton sur lequel étaient collés divers objets : un bouton, un timbre, une étiquette, un sou, le portrait d'un homme assis et une image représentant une foule qui pénètre dans un jardin par une

1. Varendonck, *op. cit.*

2. Binet, *la Suggestibilité*, Ch. VI.

grille. Il les laissait regarder avec attention de dix à vingt minutes. Puis, se plaçant dans le cas d'un juge d'instruction, il les interrogeait. Il posait des questions de quatre manières :

1° Il les laissait parler ;

2° Il formait leur mémoire, les invitant à préciser leurs souvenirs vagues ;

3° Il opérait une suggestion modérée : « N'y avait-il pas un chien sur l'image ? »

4° Il employait la suggestion forte dans le but d'obtenir une réponse erronée : « Dans quel endroit de l'image se trouve le chien ? »

C'est, on le devine sans peine, le premier procédé qui donnait les meilleurs résultats. Cependant les erreurs étaient très nombreuses chez les enfants, fréquentes chez les adultes. Ceci confirme la conclusion formulée par Stern : l'exactitude d'un souvenir n'est pas la règle, mais l'exception.

Dans la seconde expérience les témoins firent un nombre de fautes plus considérable. Ils décrivirent des objets inexistants avec la précision de détails des souvenirs exacts ; ils les dessinèrent au besoin. Les réponses étaient meilleures ou plus mauvaises suivant que le sujet du témoignage correspondait ou non au type sensoriel et intellectuel du témoin.

Aux questionnaires du troisième et du quatrième genre, où il employait les méthodes de suggestion modérée et de suggestion forte, Binet remarquait que la plupart des enfants se montraient suggestibles.

Avec le forçage de mémoire il obtenait :

En moyenne.	2 erreurs contre 8 réponses justes
Avec la suggestion.	4 — 8 —
Avec la suggestion forte. . .	7 — 5 —

Il est, toutefois, quelques sujets peu suggestibles, et quelques-uns, surtout parmi les adultes, qui ont même un esprit de contradiction très net.

Ayant constaté ces résultats, Binet procéda à une autre expérience. Il invita les élèves à dresser deux listes de témoignages : dans l'une ils inscrivaient les faits dont ils étaient sûrs, dans l'autre ceux dont ils doutaient. Il relevait des erreurs, même dans la première liste. Les adultes se trompaient moins que les enfants. Deux d'entre eux ne firent aucune erreur. Le maximum d'erreurs commis par chaque témoin fut de 4, au lieu de 14 chez les enfants.

Binet renouvela son expérience auprès d'enfants des écoles, en leur demandant de témoigner, cette fois, par petits groupes : il se proposait d'observer de cette manière la suggestion des élèves les uns par les autres. Les résultats furent caractéristiques. Il s'adressa à 24 élèves du cours moyen, et les fit entrer trois par trois dans son cabinet. Il se trouva des groupes sérieux qui témoignèrent de leur mieux, d'autres qui ne songeaient qu'à rire. Ordinairement les élèves rivalisaient d'émulation, et le désir que chacun éprouvait de répondre avant les autres entraînait de nombreuses altérations de la vérité. Un autre fait très net, c'est que sur les trois témoins il y en avait généralement un qui donnait le ton. Quand on leur demandait, par exemple, de nommer le huitième

objet du carton, on obtenait des réponses toujours semblables pour un même groupe :

« Il n'y en a pas »	id.	id.
« Un homme »	« Une personne »	« Une femme ».
« Je ne sais pas »	id.	»
« Rappelle pas »	»	»
« Grille »	« sou »	« sou »
« Bâtiment »	»	»

Nous voudrions, pour clore notre chapitre, citer quelques lignes de Binet : « La tendance des enfants au mensonge conscient et au mensonge inconscient est bien établie ; et elle tient au jeu d'un grand nombre de causes, dont les unes, de nature impulsive, ne sont pas arrêtés suffisamment par d'autres, de nature inhibitive. Ce qui pousse l'enfant à mentir, c'est la force de l'imagination, le pullulement des images, la vanité naïve et le désir qu'on s'occupe de lui ; et c'est aussi la faiblesse de tout ce qui pourrait calmer cette imagination ; la faiblesse de l'attention, les erreurs de jugement, l'ignorance de tant de choses, du sens des mots comme du sens des choses, le défaut de moralité, le défaut de respect pour la vérité, et par-dessus tout, cette grande, cette immense suggestibilité et docilité, qui sont les indices d'un caractère encore mal formé. Combinez ces diverses influences, et on a le mensonge enfantin, qui se caractérise à la fois par l'invéraisemblance de l'invention, par l'assurance que l'enfant met dans ses mensonges et par l'entêtement avec lequel il lutte contre l'évidence, quand il se sent démenti (1). »

1. Binet, *les Idées modernes sur les enfants*, p. 189-190.

5° Parallèle avec l'adulte

Les adultes ne possèdent évidemment pas un sens critique parfait. Toutefois il est certain que le défaut de jugement est beaucoup plus accusé chez l'enfant, et d'une nature assez différente de ce qu'il est chez l'homme.

A la charge de l'adulte, nous pouvons indiquer l'intransigeance extrême de la jeunesse, les partis pris de l'âge mûr.

Quand nous disions que l'enfant ne se soucie pas toujours des lois de causalité et de finalité, on aurait pu nous objecter les célèbres discussions qui eurent lieu au sujet de la génération spontanée ; certains savants admettaient que des phénomènes pouvaient se produire sans cause.

Les sophismes inductifs et déductifs se rencontrent fréquemment. Ils sont pourtant moins communs que dans l'enfance, car les causes de ces sophismes ont diminué à mesure que la raison s'est développée davantage. C'est le cas, par exemple, pour l'imagination. Il n'est pas rare que les fausses dépositions des enfants devant la justice leur soient suggérées par des adultes ; mais nous remarquons alors de la logique dans leurs suppositions. De plus, tant qu'ils n'ont pas de preuves irrécusables, les adultes se rendent compte qu'il s'agit seulement d'une hypothèse ; ils peuvent être persuadés, ils ne sont pas certains.

Si l'on considère le sentiment comme source de sophismes, on constate une énorme différence entre l'erreur réfléchie de l'homme et l'idée préconçue de l'enfant.

Par exemple, quand les personnes pieuses assurent que les mystères de leur religion dépassent notre entendement, elles soutiennent une idée logique. Loin de se réfugier dans ces derniers retranchements de la raison, l'enfant accepte sans examen ce qu'on lui fait croire.

L'obstination des adultes est rarement aussi tenace et aussi aveugle que celle de l'enfant, parce qu'ils ont du moins l'expérience des faits et qu'ils sont habitués à songer à leur intérêts. C'est même le calcul égoïste qui leur fait faire le plus de faux témoignages.

Nous n'insisterons pas sur la supériorité de l'adulte en ce qui concerne les synthèses mentales, la méthode, l'indépendance d'esprit ; ces derniers parallèles se sont en effet établis d'eux-mêmes au cours de nos développements.

On pourra objecter que certains enfants font preuve de sens critique. Ainsi, une fillette de cinq ans, conduite par sa mère au Panthéon, s'arrêta stupéfaite devant la fresque qui représente saint Denis portant sa tête : « Oh ! maman, s'écria-t-elle, ce n'est pas possible ! » Voilà une réflexion méritoire pour une enfant de cet âge ; mais étant donnée l'extrême ignorance des enfants, qui les rend éminemment suggestibles, on eût pu amener la petite fille à croire ce qui l'avait d'abord étonnée. Elle n'aurait pas pu soulever d'objections contre des faits dont elle n'aurait pu fournir la critique, ni contre des arguments qu'elle n'aurait même pas compris.

Nous croyons que le défaut de sens critique est, avec l'ignorance, une cause primordiale du mensonge chez l'enfant, qui ne peut opposer aucun contrôle rationnel à l'auto ou à l'hétéro-suggestion.

CHAPITRE III

DÉFORMATIONS SOCIALES

L'éducation contribue largement à rendre les enfants sincères, ou au contraire menteurs. Nous ne ferons qu'indiquer sa bonne influence. Nous détaillerons par contre les conséquences fâcheuses qu'elle peut avoir, d'abord parce qu'elles sont plus fréquentes, ensuite parce qu'elles se rapportent davantage au sujet de notre thèse.

Il est nombre de mères dans la classe cultivée, et même dans le peuple, qui prennent grand soin de veiller à la franchise de leurs enfants. Elles châtient leurs mensonges quand ils sont petits, et leur font saisir plus tard l'importance morale de la vérité. Toutefois ces mêmes enfants peuvent être amenés à mentir sans le vouloir. Nous savons en effet combien les enfants sont suggestibles.

Beaucoup plus souvent l'éducation morale ne combat pas la tendance au mensonge.

Tantôt cette éducation est insuffisante, et agit alors d'une manière indirecte. Tantôt au contraire elle est vicieuse et pousse directement l'enfant à mentir.

1° Education insuffisante. Education vicieuse.

Il est de jeunes sujets dont l'intelligence reste absolument en friche ; ceux-ci reçoivent un minimum d'éduca-

tion. Les enfants qui vivent d'une manière très retirée dans nos campagnes, présentent un retard intellectuel considérable qui pourrait même faire croire à une grosse débilité mentale ; cependant leur développement intellectuel rapide quand ils sont mis en apprentissage fournit la preuve du contraire. Nous avons assisté à une scène qui montre à quel point il faut être mis en garde contre le témoignage de ces enfants retardés. Trois jeunes paysans de sept, huit et neuf ans allèrent jouer au bord de la mer avec deux petits Parisiens. Quelque temps après, la mère de ces derniers vient pour les rejoindre sur la plage ; seuls les trois petits paysans s'y trouvaient ; elle leur demande où sont leurs compagnons de jeu ; ils ne répondent pas ; elle insiste, pose la question de différentes manières, s'alarme ; à la fin l'un des enfants montre du doigt la plage et dit lentement : « A la mer. » Les autres l'imitent, et tous trois, d'un geste nonchalant, continuent à montrer la plage. Tout à coup les petits Parisiens débouchent en courant d'un bois juste opposé à la direction de la mer, et où leurs camarades les avaient certainement vus s'engager.

Passons à d'autres catégories. Les enfants gâtés mentent pour obtenir la satisfaction de leurs caprices ; ceux qui sont élevés avec trop de sévérité mentent pour prévenir le châtement. Certaines mères sont de si sévères éducatrices que leurs enfants se croient soupçonnés à tout propos. Dans une partie de cache-cache, par exemple, si leurs petits camarades leur demandent avec quelque brusquerie où ils s'étaient abrités, aussitôt ils craignent d'avoir mal fait et inventent une cachette qui leur paraît plus avouable.

C'est surtout dans la classe cultivée que l'on rencontre les deux extrêmes d'éducation dont nous venons de parler. Dans le peuple, le père et la mère sont en général doux ou sévères suivant leur humeur. Sont-ils bien disposés ? ils excusent les fautes les moins pardonnables ; sont-ils fatigués, pressés par le travail ? ils bousculent leurs enfants dont la moindre peccadille les fait entrer en fureur. Ceux-ci n'apprennent pas à devenir sincères dans les intervalles de douceur, et lors des accès de colère ils tremblent de peur et mentent éperduement.

Dans d'autres familles, le caractère des parents est égal, mais l'éducation est insuffisante d'une autre manière. Elle est, par exemple, trop étroite. Des choses légitimes sont interdites, aussi les enfants mentent-ils pour recouvrer un peu de liberté. Ou bien l'éducation est mal comprise. Ainsi certaines mères se montrent furieuses parce qu'on leur a cassé un objet ; elles sont si affectées de cette perte matérielle qu'elles négligent de punir le mensonge commis à cette occasion. Dans ce cas, le mensonge médité passe inaperçu, la maladresse involontaire est châtiée.

La fréquentation des lycées et des collèges abaisse certainement le niveau moral des enfants ; ils perdent une partie de leur originalité et s'habituent à la vulgarité du plus grand nombre de leurs camarades. Cette regrettable influence n'est pas toujours corrigée par la famille. En dehors même de l'école et du lycée, les enfants peuvent nouer de mauvaises relations dont beaucoup de parents ne s'inquiètent pas, et qui vont favoriser en eux la tendance au mensonge sous toutes ses formes.

Toutes ces erreurs, toutes ces négligences d'éducation se ramènent au même principe ; l'enfant est abandonné à lui-même. Sa petite âme n'est pas comprise, n'est pas guidée. Les mères psychologues savent qu'il faut tout un art pour gagner la confiance de leurs enfants, pour deviner leurs sentiments et recevoir leurs confidences. Elles n'ignorent pas qu'un système rigoureux d'éducation ne convient à personne, et qu'il faut le modifier suivant le caractère de chacun. Elles découvrent que la source du mensonge n'est pas la même chez l'ainé et chez le cadet ; que pour un mensonge de même origine, le remède ne sera pas nécessairement identique pour les deux enfants.

Mais très souvent l'éducation reste insuffisante. Appelé à témoigner devant la justice, l'enfant inculte osera à peine parler. L'enfant gâté sera tout au plaisir de vanité que lui procurera cette occasion ; souriant, sémillant, il ne se montrera nullement préoccupé du souci de dire la vérité. L'enfant craintif, de même que celui qui a reçu une éducation étroite ou inintelligente, sera plus suggestible encore que le précédent. Enfin ceux qui ont de mauvaises fréquentations mentent encore pour d'autres motifs.

Dans certains cas, les parents enseignent le mensonge aux enfants, et l'éducation est directement vicieuse. Tantôt ils prêchent d'exemple. Tantôt l'enfant reçoit l'ordre de parler contre la vérité : tels ces enfants qu'on oblige à mendier ; tels les fils des contrebandiers, des fraudeurs.

2° Parallèle avec l'adulte.

Chez l'adulte l'influence de l'éducation peut encore se

faire sentir, mais elle est plus ou moins supplantée par celle du milieu.

Chez les hommes qui ont l'esprit droit, les effets d'une bonne éducation sont définitifs. Au contraire la conduite des débiles est sujette à toutes les variations que pourra susciter l'ambiance.

Le témoignage des adultes qui furent des enfants gâtés sera, en un certain sens, amélioré : la crainte des sanctions judiciaires les obligera dans maintes circonstances à ménager la vérité. Ceux qui furent élevés avec sévérité n'ont guère de raisons de trembler devant les tribunaux civils.

Quant aux victimes d'une éducation directement vicieuse, nous pensons qu'elles succomberont souvent à la force de l'habitude.

Ainsi, en général, les adultes ne sont plus soumis d'une manière aussi étroite et aussi constante que les enfants à l'influence de l'éducation. Le milieu dans lequel ils vivent les a rendus plus vérares ou plus faux qu'ils n'étaient ; il leur a souvent fait acquérir une plus grande indépendance morale. Enfin leur attitude leur est dictée dans une large mesure par le respect des lois.

CHAPITRE IV

MENSONGES DICTÉS PAR LES DÉFAUTS DE CARACTÈRE

Si le développement insuffisant de son intelligence porte l'enfant à dire fréquemment le contraire de la vérité, une autre source de mensonge est constituée par les défauts du caractère.

La distinction entre les défauts d'intelligence et les défauts du caractère, bien qu'un peu subtile, n'en existe pas moins. La gourmandise, la paresse, sont relativement indépendante de l'intelligence. Pour simplifier, nous classerons les mensonges provoqués par les défauts des enfants en deux catégories, suivant qu'ils sont dictés par la crainte ou par l'intérêt. Il semble qu'il n'y ait pas une distinction capitale dans cette division ; cependant, l'intérêt de l'enfant ne lui apparaît pas toujours d'une façon claire et immédiate, et quand il ment, c'est plus souvent sous l'émotion de la peur.

Mensonges par crainte.

Ces mensonges sont extrêmement nombreux. Tous les enfants mentent pour cacher leur gourmandise. Nous citerons un exemple médico-légal d'une autre nature :

celui du petit paresseux qui, ayant fait l'école buissonnière, accuse un négociant chemisier d'avoir commis sur lui un attentat à la pudeur.

Mensonges par intérêt.

Ils ne sont pas rares. Quelques-uns sont assez curieux, tels les mensonges par simulation, qui peuvent être plus ou moins officiellement consacrés par des certificats de médecin. Un enfant de treize ans, par paresse d'aller à l'école, simulait tous les matins une crise d'épilepsie. Un jeune garçon de quinze ans avait un voisin devenu épileptique à la suite d'un traumatisme crânien; il profita d'une légère blessure à la tête pour simuler le mal comitial, espérant ainsi avoir même solde et même loisir que le blessé. D'après M. Saglier, à qui nous empruntons ces exemples, la simulation croîtrait de six à douze ans, elle serait à son maximum de douze à quinze, et irait en régressant à partir de cet âge.

La vanité inspire le mensonge dans nombre de cas. Une petite fille de dix ans, que M. Souques a jugée indemne d'hystérie, mouchait des vers du nez : la petite simulatrice les prenait dans une provision de châtaignes et réussissait à intriguer profondément son entourage. La jeune Louisa Van der Stuyft accusait un innocent pour se rendre intéressante. Dans le même but, nombre de fillettes se déclarent victimes d'un attentat à la pudeur.

Quelques mensonges, qui ne se rapportent ni à la crainte ni à l'intérêt, ont encore leur source dans les défauts des enfants. Ce sont, par exemple, les mensonges par vengeance. Nous ne citerons qu'un exemple : une petite fille

de dix ans, d'ailleurs nerveuse, méchante et assez mal élevée, simulait une amblyopie monolatérale pour se venger d'une institutrice qui lui avait donné une claque. Par curiosité, dans le désir de connaître l'imposant cabinet du juge d'instruction dont elle avait entendu parler, une fillette accusa un homme d'avoir commis envers elle un attentat à la pudeur ; la vérité se fit jour, mais l'accusé demeura néanmoins perdu de réputation et finit par se suicider.

Voici donc toute une série d'assertions fausses imputables aux défauts de caractère, et qui doivent conduire à se défier des témoignages des enfants. Nous n'insisterons pas davantage, car cette catégorie de mensonges est très connue et ne méritait ici qu'une place de nomenclature.

2° Parallèle avec l'adulte.

Toutes sortes de vices poussent les adultes à porter de fausses dépositions. En conséquence, les uns s'abstiennent de dire la vérité ; d'autres font semblant de la dire par hypocrisie, mais cachent les seuls faits importants qui pourraient modifier l'accusation ; d'autres enfin, sous une apparence de sincérité, glissent une calomnie.

Chez l'adulte, il est vrai, l'intelligence apporte un correctif à ses intentions mensongères. Tantôt il comprend que dans tel cas particulier son intérêt est de dire la vérité, tantôt il l'exprime par amour de la franchise, dont il saisit toute l'importance.

Nous croyons cependant que pour cette catégorie des mensonges par défaut de caractère, les enfants l'emportent de peu sur les adultes.

DEUXIÈME PARTIE

MENSONGE ET FAUX TÉMOIGNAGE DE L'ENFANT PATHOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE MENSONGE DE L'HYSTÉRIQUE

Nous dirons un mot, au début de ce chapitre, des antécédents des hystériques ; puis nous traiterons rapidement leur psychologie et le caractère de leurs mensonges. Nous publierons ensuite quelques observations qui constitueront une démonstration vivante de ce que nous aurons avancé.

1° Antécédents de l'hystérique.

On constate toujours chez les hystériques, écrit M. le Dr A. Collin, « 1° une hérédité toxi-infectieuse, tuberculeuse, éthylique ou saturnine, plus rarement syphilitique, provenant de l'un ou des deux conjoints ;

2° D'une façon absolument constante une dysharmonie très marquée dans les périodes d'apparition de la première dent, des premières fonctions de la marche et du langage ; certains de ces enfants ont eu leur première dent à trois mois alors qu'ils n'ont marché qu'à deux ans ;

d'autres marchaient avant d'avoir une seule dent ; d'autres, enfin, ne parlaient pas encore à deux ans alors que leur dentition avait été régulière et qu'ils s'étaient fait remarquer par la précocité de leur marche. (1) ».

On trouve chez les hystériques, jusqu'à quinze ans et même plus tard, des signes qui indiquent combien ils sont demeurés infantiles. Ainsi ils se montrent ordinairement puérils dans leurs jeux. Ils sont extrêmement « shockables » ; quand on cherche leurs réflexes, il leur arrive de rire et de pleurer tour à tour, avec autant de facilité que des nourrissons.

Au point de vue de leur facies, M. Séglas fait remarquer que les hystériques ont souvent un regard d'adulte, et par contre une bouche enfantine. M. le Dr A Collin nous présente les hystériques comme des enfants d'aspect habituellement calme.

2° Caractère de l'hystérique et de ses mensonges

Nous allons essayer d'analyser le mensonge des hystériques ; toute une partie de la psychologie de ces malades se dégagera spontanément de cette étude.

Distinguons d'abord chez les hystériques la fabulation et le mensonge. Il est des sujets atteints de grande névrose qui sont mythomanes mais qui ne mentent pas. Nous avons vu à la Consultation de neurologie infantile un petit garçon de dix ans, qui présentait des symptômes pythiatiques fort nets. Il vint d'abord pour une hémiplégie qui dispa-

1. A. Collin. *Le champ inculte de l'hystérie* (*Gazette des hôpitaux*, 17 décembre 1912).

rut après une friction faite avec du sirop anti-scorbutique et accompagnée de quelques paroles prophétiques ; il se plaignit ensuite d'une appendicite dont l'existence nous parut des plus douteuses. Cet enfant était mythomane ; ainsi une panne de tramway prenait avec lui les proportions d'un accident. Or il n'avait pas l'habitude de mentir ; quand sa mère désirait savoir ce qui s'était passé à la maison en son absence elle s'adressait plus volontiers à lui qu'à ses autres enfants. Cette réserve faite, il est certain que les hystériques sont presque tous menteurs ; sans compter leurs fabulations accidentelles, ils altèrent la vérité à tout instant ; il n'y a qu'une différence d'étendue entre leurs mensonges et leurs mythes.

Tous les éléments qui constituent le mensonge de l'enfant normal se retrouvent dans celui de l'hystérique, et certains d'entre eux prennent même une importance prépondérante.

Le trait fondamental du mensonge des hystériques est l'excès d'imagination. Il en résulte que leurs déclarations sont touffues, très détaillées. Quand un de ces malades, pour cacher un vol d'argent, prétend que la somme lui a été offerte, il se lance volontiers dans la description du donateur imaginaire ; il le représente comme un personnage, insiste sur sa richesse, son élégance, son amabilité envers lui, etc.

L'imagination excessive de ces malades supplante chez eux la réflexion et les rend particulièrement crédules, suggestibles. Ils subissent, par exemple, la fascination du luxe, et mentent pour qu'on les croie fortunés. Les histoires qu'ils entendent raconter germent dans leur

esprit, se développent, deviennent l'origine d'amples fabulations. C'est par un mécanisme analogue que la vue d'un coxalgique engendre chez eux l'idée fixe qu'ils vont boiter, et détermine ensuite les symptômes apparents de la maladie.

Puisque l'imagination joue le plus grand rôle dans la vie intellectuelle des hystériques, leurs mensonges suivent ses caprices et sont habituellement dépourvus de la logique et de la méthode qu'on peut observer dans les fausses assertions des pervers.

Si l'imagination des hystériques se développe aux dépens de leurs autres facultés intellectuelles, elle se substitue aussi presque entièrement à leurs sentiments. L'imagination joue certes un rôle dans la vie affective, mais chez les hystériques elle prend le pas sur l'émotion vraie. Il n'est pas rare qu'ils pleurent moins sur les deuils qui frappent leur famille que sur leurs chimères. Nous ne voulons cependant pas nier chez eux le rôle de l'émotion, mais l'impulsion du choc émotif a pour résultat d'exciter leur activité mythique. Ce curieux mélange d'émoi et d'exaltation imaginative donne une apparence de sincérité au mensonge des hystériques et contribue à les rendre eux-mêmes dupes de leurs fictions.

Parmi les défauts de caractère qui inspirent les mensonges de ces malades, la vanité est le plus important, d'où le nom de mythomanie vaniteuse employé par M. le Professeur E. Dupré pour désigner leurs fabulations. Les hystériques mentent pour être admirés, entourés, écoutés comme des oracles. D'autres défauts peuvent les inciter à altérer la vérité ; ainsi le désir de se venger les pousse parfois à calomnier.

L'éducation populaire, par sa négligence, favorise le développement de l'imagination hystérique et par suite la fabulation. L'éducation de la bourgeoisie est au moins aussi dangereuse, car elle offre l'occasion de lire beaucoup d'ouvrages propices à exagérer les tendances mythomanes. Enfin le milieu dans lequel vivent ces enfants imprime son cachet à leurs mensonges. Très suggestibles et très vaniteux ils ont vite pris le ton de leur entourage.

Voici comment M. Duprat résume les caractères du mensonge de ces malades : « On voit par l'étude du mensonge chez les hystériques que deux états différents, relativement opposés, présentent des conditions particulièrement favorables au mensonge : 1^o l'état d'instabilité morbide, de mobilité d'esprit exagérée, d'incohérence, de mobilité d'humeur, d'instabilité du ton émotionnel, d'incoordination des tendances ; 2^o l'état de systématisation incomplète, anormale, par prédominance d'une idée fixe, par suprématie d'une tendance qui exclut certains états, certaines affirmations tout en exigeant impérieusement soit des négations, soit des assertions, que la réalité n'autorise pas toujours (1). »

Observations prises à la Consultation de Neurologie infantile de l'Hôpital Laënnelongue

OBSERVATION I

J... R., quinze ans.

Antécédents héréditaires. — Le grand-père paternel, quelques mois avant sa mort, tomba dans un état de dépression mélancolique.

1. M. Duprat, *Le Mensonge*, p. 46.

colique avec idées de suicide. Grand'mère maternelle très nerveuse.

Grand-père maternel asthmatique. Grand'mère maternelle morte phtisique à trente-cinq ans.

Père délicat. Mère bien portante. Pendant qu'elle était enceinte de sa fille Juliette, n'avait aucun appétit et ne mangeait presque pas.

Une sœur plus jeune, normale.

Antécédents personnels. — Née à terme ; pesait 3 livres $4\frac{1}{2}$. Fut tenue dans de la ouate pendant les quatre premiers mois de sa vie. A marché à dix-huit mois. Premiers mots : deux ans — première dent : après six mois.

Caractère et mensonges. — Intelligente. Comprend tout à demi mot. Placée dans les écritures travaille d'une façon régulière et satisfaisante. A beaucoup d'imagination. Lit le plus qu'elle peut. Fait des poésies sur toutes les circonstances de sa vie ; la nuit reste quelquefois plusieurs heures éveillée, cherchant une rime.

Vaniteuse et coquette. Se frise et se parfume. Dès qu'un homme entre dans l'atelier où elle travaille, Juliette R. se lève, se montre aimable, prend une démarche légère et sautillante. Sa famille la dit « chipardeuse » plutôt que voleuse. Dérobe à sa patronne des romans qu'elle rapporte ensuite. Prend de la poudre de riz. Ramasse dans la rue les objets perdus, qu'elle cherche toujours des yeux. Menteuse. Mentait surtout dans son enfance. Comme elle s'attarde à lire et à écouter des chansons, rentre en retard à la maison et invente des excuses. Revient par exemple en s'écriant : « Ah ! comme c'est ennuyeux ! Aujourd'hui encore ma patronne m'envoie en courses juste avant six heures ! » Une autre fois la mère découvre dans le porte-monnaie de sa fille deux francs qu'elle ne lui avait pas donnés : « C'est à une petite amie, dit la jeune fille, Tiens ! cela me rappelle qu'elle m'avait demandé de lui acheter quelque chose. »

A fait deux fugues. La première a eu lieu il y a un an. A la

suite d'une réprimande, Juliette sort comme pour aller travailler mais ne revient plus. Ses parents reçoivent une lettre où elle leur apprend qu'elle veut connaître la vie, puis qu'elle se tuera. On la retrouve à la campagne, chez sa nourrice.

La seconde fugue date de cette année. Ayant reçu de vifs reproches de ses parents, Juliette décide de s'en aller. Elle prend un billet pour la banlieue parisienne, mais continue sans encombre jusqu'à Cherbourg, Trouville, Le Havre. Elle rentre enfin à Paris où les employés de la gare veulent l'arrêter parce qu'elle n'a pas de billet ; elle éclate alors en sanglots ; un honnête voyageur, tout apitoyé, lui paie son billet, la prie de lui confier ses embarras, de lui dire où est sa mère. « Monsieur, dit-elle en donnant un faux nom, je m'appelle Suzanne Lefèvre, j'habite Le Havre, mon père vient de mourir... » — « Comment ! s'écrie le brave homme ; j'ai au Havre un ami qui s'appelle Lefèvre ! Vous êtes sa fille ? Et ce pauvre Lefèvre est mort ! » — « Oui... Et ma mère s'est mise en ménage avec un Américain. Je ne veux plus rester chez moi dans ces conditions ; je suis revenue à Paris pour me placer. » Le bon voyageur la conduit dans un hôtel où il lui paie une pension pour quelques jours. Mais, ayant quelques doutes sur la véracité du récit, il exige que Juliette lui fasse envoyer par sa mère une lettre explicite. L'enfant acquiesce à cette demande. Elle part furtivement pour Le Havre d'où elle expédie deux lettres ; l'une est adressée à ses parents ; l'autre est censée avoir été écrite par sa mère. Voici leurs textes :

Mes bien chers Parents,

Je viens par cette lettre vous demander pardon de tout le mal que je vous ai causé, je suis en effet bien coupable. Vous devez faire des recherches à mon sujet mais mes chers parents je crois pouvoir vous assurer que c'est inutile.

Pourquoi ? D'abord je crois qu'elles n'aboutiront à rien, ensuite je pense que si vous me retrouvez vous aurez plus de mal car me mettre en pension, m'habiller, m'en nourrir, cela vous fera encore des frais ; à mon idée le mieux serait que vous oubliiez que vous

avez deux filles. N'allez pas croire que je cherche par cette lettre à éviter vos poursuites ; je vous donne là non un avis, mais simplement mon opinion ; seulement je comprends bien que si vous me retrouvez c'est encore du tourment et des frais qui vous incombent. Pour moi je me suis placée et je serais parfaitement heureuse si je n'avais pas cette idée qui me hante et me punit bien, croyez-le.

J'ai une très bonne place, mes patrons m'aiment comme leur fille ; ils vont me payer des cours de sténodactylo et le monsieur va m'apprendre l'anglais ; je ne suis là que pour faire les courses et mettre le couvert, le reste du temps la dame m'apprend à coudre et à faire le ménage. Je ne suis pas encore payée mais j'ai une bonne table et un bon lit, enfin c'est une bonne place, et je ne suis pas bonne, non, je suis comme l'enfant de la maison. Ce sont des gens qui n'ont pas d'enfants et ils m'appellent leur fille, ils veulent que je ne fasse rien, c'est la dame qui fait le ménage, la vaisselle et la cuisine avec la bonne ; pendant ce temps je fais mon lit ou je couds.

Au cas où vous ne me recherchez plus, ou que vous ne me trouviez pas, vous pouvez être sûrs que je serai toujours honnête et quand je me marierai, ce sera en blanc soyez-en certains ; du reste à vingt et un an je reviendrai pour vous demander de bien vouloir me pardonner. Aussitôt que je saurai l'anglais et la sténo le monsieur me fera rentrer comme dactylo dans la maison d'un de ses amis qui est en ce moment à Paris et m'a vue hier avant de partir pour son usine. Aussi quand je vous reviendrai vous voyez je serai une jeune fille accomplie, je serai en même temps qu'une jeune fille intelligente une bonne ménagère et je vous répète que vous pouvez être sûrs que je pourrai me marier en blanc. Ces gens-là sont riches, c'est le hasard qui me les a fait connaître : comme je revenais à Paris, je m'aperçus au contrôle que j'avais perdu mon billet. L'employé voulait me faire un procès, j'étais bien ennuyée ; juste ces gens-là allaient prendre le train, ils m'ont vu pleurer, alors ils m'ont payé mon

billet et ils m'ont interrogée, puis ils m'ont emmenée dans un café près de la gare de Lyon. Là je leur ai raconté une histoire de mon invention si bien qu'ils ont eu pitié de moi et qu'ils m'ont emmenée avec eux. Dans une grande gare, en pleine nuit, ayant un arrêt d'une heure nous étions descendus et nous avons manqué le train, enfin nous sommes bien arrivés et voilà... en première encore !

Aussitôt que je gagnerai je ferai des économies pour vous rembourser 250 francs car si je ne vous ai emprunté que 190 francs je vous en ai bien fait dépenser d'autres. Je ne veux juger cela qu'à titre d'emprunt vu que je vous rembourserai.

Je vous dis non pas adieu mais au revoir, je m'arrangerai toujours pour avoir de vos nouvelles qui seront toujours bonnes je l'espère et le souhaite de tout cœur.

Croyez bien que je serai toujours honnête, du reste chez ces gens-là il n'y a rien à craindre, j'ai plutôt à y gagner qu'à y perdre. Je vais apprendre le piano c'est la sœur de la dame qui me l'apprendra.

Recevez mes bien chers Parents tous mes baisers et tout mon cœur.

Mille baisers à vous deux et à ma bien chère petite Suzanne que je n'oublierai jamais, jamais.

Je penserai toujours à vous mes bons parents et à tout le bien-être que vous m'avez donné.

Bons baisers à la famille P*** et L*** sans oublier ma chère Lucienne et ma belle petite Madeleine que je regrette beaucoup.

Votre fille qui vous demande bien pardon.

J***

Si vous déménagez laissez toujours votre adresse, que Papa ne se tourmente pas je n'ai pas d'ami personne ne m'a entraînée sinon mon mauvais génie et je resterai toujours aussi jeune fille que quand je suis partie.

Si j'ai faim un jour je me placerai ou je m'arrangerai pour travailler mais je serai toujours honnête, j'en suis sûre et j'en ai

la volonté. J'aimerais mieux mourir que vivre de pain mal gagné.

Mille baisers,

Votre Juliette pour la vie et pour toujours.

Dans la lettre suivante, la jeune R... contrefait l'écriture de sa mère et glisse obligeamment des fautes d'orthographe dans le texte.

Le Hâvre.

Ma chère petite Suzette,

« J'ai reçue ta petite lettre avec plaisir. Je suis bien contente de te savoir en bonne santé. Tu me disais que tu as pas trouvé ta tante, mais si tu es bien chez cette dame (1) j'aime autant que tu y restes car chez ta tante tu ne peux pas avoir un bon ezeuple. Je veux bien que tu te places, je suis même bien contente, mais si ton père vivait tu aurais pas fait ce métier-là mais plus tard tu pourras travaillé aux écriture. Je ne t'écirai pas souvent car tu sais que je suis gênée pour écrire et puis ça me fait mal aux yeux je t'écirais que si je suie malade ou si je ne peux pas t'écir je ferai écrire par M. L***. Si tu n'as pas vu ta tante d'ici quelques jours reste ou tu ait et même si tu la voies car elle est pas honnête.

Bien le bonjour à la dame de ma part et au monsieur aussi.

Mille gros baisers pours toie. Ta petite Maman,

E. R***

Bonjour de M. L*** et de M. H*** qui voudrait bien te voir et il m'a attrappée parse que je t'ai envoyé à Paris. Mille baisers. »

Pendant l'absence de Juliette, son bienfaiteur vient à l'hôtel prendre de ses nouvelles. Il apprend qu'elle est partie. Il feuillette les papiers qui traînent dans sa chambre, avec la pensée d'éclaircir le mystère. L'un de ces papiers porte un nom et une adresse à laquelle cet homme se rend. Il est reçu par les parents de sa protégée, inquiets au sujet de leur fille disparue. Quand

1. La tenancière de l'hôtel parisien où J. R... avait été conduite.

Juliette R... revint à l'hôtel, elle fut recueillie par la police qui la ramena au logis. C'est à la suite de cette fugue que l'enfant nous est amenée.

La mère, qui nous raconte cette équipée, sourit de l'ingéniosité de sa fille. Elle nous dit par contre qu'elle est par moments très en colère contre Juliette : « Chaque fois que je découvre quelques-unes de ses poésies, je les déchire ! » On se rend compte que cette enfant reçoit l'éducation populaire, dépourvue de principes directeurs ; aussi cherche-t-elle, autant que possible, à se soustraire à l'arbitraire de ses parents.

Examen. — Yeux vifs, regard très mobile. Rit sous cape de son aventure. Pleure quand on lui demande de se déshabiller ; presque aussitôt se met à rire à l'idée qu'il lui faut se mettre nu-pieds alors qu'elle vient pour un examen mental. Quand on examine son réflexe plantaire, pleure de nouveau, joint les mains, se contorsionne.

Abolition des réflexes cornéen et pharyngé. Réflexes vifs. Babinsky en extension à droite, variable à gauche. Grosse laxité ligamentaire. Conservation des attitudes. Tubercule supplémentaire sur la première grosse molaire supérieure gauche.

OBSERVATION II

C. B..., douze ans.

Antécédents héréditaires. — Père mort d'albuminurie.

Mère morte poitrinaire un an après la naissance de l'enfant. Trois frères et sœur, dont un mort de méningite.

Antécédents personnels. — Née à terme. Premiers pas : neuf mois. Première dent très tôt.

Au cours d'une grippe, eut un violent délire pendant lequel elle parlait de robe de communion. Parfois, cause et crie pendant la nuit.

Caractère. — Très nerveuse. La nuit rêve tout haut. Imagination vive. A entendu parler d'un homme qui s'était pendu chez

lui ; depuis s'amuse à faire peur à ses compagnes de classe en leur racontant des histoires de pendu. Deux mois après le jour où elle apprit le suicide, fit un cauchemar et cria tout haut : « Je le vois le pendu ! J'ai peur ! Sauvons-nous ! » Quelques jours plus tard fut envoyée en courses à la nuit tombante avec une petite camarade ; avant de descendre l'escalier elle poussa un cri et persuada à son amie qu'il y avait un homme étranglé au bas de l'escalier ; sa sœur apporta de la lumière, mais c'est avec peine qu'elle fit comprendre à l'enfant son illusion.

Coquette et vaniteuse. Fréquente à l'école les petites filles bien habillées, celles dont le père occupe une position aisée, dont la mère porte un chapeau. Se vante d'être la « chouchoute » de l'institutrice. Raconte que quand elle sera grande elle aura beaucoup d'argent, un bel intérieur, de jolies toilettes, et une femme de chambre si elle peut. Avec l'argent qu'elle vole, distribue des bonbons à ses camarades, fait l'aumône aux mutilés, offre des fleurs à sa maîtresse. Voleuse Quand tous les locataires de la maison sont absents, s'introduit avec une fausse clef chez une voisine de palier et lui dérobe quelques francs. Un jour que la voisine s'était alitée, elle vit Céline S... entrer dans sa chambre, jeter un furtif coup d'œil et se sauver en l'apercevant. Le lendemain l'enfant disait à une autre fillette : « La dame à qui je vole de l'argent m'a vue entrer ! Qu'est-ce que ma sœur va me dire ?... » Jalouse. Céline S... avait six ans lorsque sa sœur eut une petite fille ; elle souffrit tellement de jalousie que pendant quelques jours elle ne mangea presque plus.

Mensonges. — A juré sur la tombe de son père qu'elle n'avait rien volé. Affirme qu'elle a entendu des choses qu'on n'a jamais dites ; par exemple sa sœur aurait annoncé que les enfants passeraient une journée à la campagne. Raconte que sa sœur la maltraite, qu'elle distribue ses vêtements à de petites filles ; une telle a reçu un jupon, une autre aura un tablier, etc.

Examen. — Enfant petite. Regard mobile, doux, agréable. Répond avec intelligence aux questions qu'on lui pose.

Abolition des réflexes pharyngé et cornéen. Conservation des attitudes. Grosse laxité ligamentaire.

OBSERVATION III

G . . , quinze ans.

Antécédents héréditaires. — Père alcoolique.

Antécédents personnels. — Né à terme. Premiers pas : neuf mois. Premiers mots : douze mois. Première dent : neuf mois. Propre jeune.

Début de méningite à cinq ans. Très nerveux. Dans son enfance il se levait à moitié réveillé. A neuf ans contait des histoires.

Caractère et mensonges. — Placé comme apprenti, a volé son patron ; craignant une réprimande de sa mère, s'est enfui et est monté dans un train de réfugiés. Il se fait arrêter à 25 kilomètres de la frontière par un avocat mobilisé comme gardien des voies de communication. Il se dit réfugié ; l'avocat, compatissant, lui demande un rapport écrit de son évasion. L'enfant qui avait eu déjà l'occasion de lire des rapports, rédige le sien dans la perfection en nommant toutes les villes qu'il était censé avoir traversées. Son protecteur le prend en adoption, le confie à sa femme qui habite dans une ville du midi, lui fait suivre les cours d'un lycée. G... se révèle un brillant élève ; il prépare le concours de la défense nationale et remporte le prix. Au bout de dix-huit mois le jeune garçon décide de rentrer à Paris, et vole de l'argent pour payer le voyage. Pendant son absence il n'avait jamais écrit à sa mère, aussi croit-il devoir lui éviter une trop forte émotion : il va trouver le vicaire et le prie d'avertir la pauvre femme avec quelque ménagement. On voit ici combien les hystériques ont une manière factice de sentir, et quelle place l'imagination tient dans leur vie sentimentale. C'est avec la plus parfaite indifférence que G... laisse sa mère sans nouvelles pendant plus d'un an ; mais lorsque le moment où il va la revoir se rapproche, son imagination construit d'avance la scène de la rencontre et lui suggère des précautions de délicatesse.

Examen — Physionomie avenante. Le signe sur lequel M. Séglas a attiré l'attention est d'une netteté frappante : figure poupine, regard calme et sérieux. Répond avec facilité et d'une façon correcte. Paraît très intelligent.

Infantilisme des organes génitaux. Lenteur de la réaction pupillaire.

OBSERVATION IV

B. C...

Antécédents héréditaires. — Père nerveux, bien portant. Mère morte poitrinaire.

Antécédents personnels. — Née à terme. Premiers pas : douze mois. A parlé tard. Propre jeune.

Très coléreuse dans son enfance ; se roulait par terre, trépi-gnait.

Caractère. — Lorsqu'elle entre en place, travaille très bien les huit premiers jours ; ensuite la paresse l'emporte. Dissipe tout le monde à l'école ; aime se faire remarquer par ses singeries. Gourmande. Menteuse. Indomptable. A bon cœur par à-coup : tantôt donne tout ce qu'elle possède, tantôt refuse de partager.

Mensonges. — Récemment, a ameuté tous les locataires de la maison en criant comme une folle que son père la rouait de coups et ne lui donnait pas à manger. Racontait que son père avait mis sa seconde femme toute nue dans la rue pour la faire mourir. Quand elle rentre chez elle, narre volontiers une rencontre imaginaire avec telle ou telle personne. D'autres fois revient toute essoufflée en s'écriant : « Un monsieur m'a suivie dans la rue ; il voulait m'emmener ; j'ai eu peur ! j'ai couru ! »

Examen. — Signe observé par M. Séglas. Pendant qu'on l'interroge, pleure à chaudes larmes.

Conservation des attitudes. Laxité moyenne. Syncinésie.

Corps thyroïde un peu gros.

OBSERVATION V

Hystéro-épilepsie probable

G..., dix ans.

Antécédents héréditaires. — Inconnus. Parents dans les régions envahies.

Antécédents personnels. — Pas de renseignements.

Histoire morbide. Caractère et mensonges de l'enfant. — Le petit garçon nous est amené pour crises nerveuses avec chute : « J'ai eu peur au bombardement de Lille, nous dit-il ; on a cherché des médecins français, ils n'ont pas voulu venir, on a dû avoir recours aux Allemands. » On interroge un moment la personne qui accompagne l'enfant, puis on s'adresse de nouveau à celui-ci : « Alors tu as eu peur ? » — « Oui, au bombardement de Lille ; on a cherché des médecins français, ils n'ont pas voulu venir, on a dû avoir recours aux Allemands. » Cette phrase apprise par cœur attire l'attention sur la mentalité du jeune sujet et fait penser qu'il ne s'agit peut-être pas de crises comitiales.

L'enfant serait tombé et se serait débattu à terre à quatre reprises depuis un mois.

La première fois la nuit, dans un dortoir ;

La deuxième le matin au réveil, dans un dortoir ;

La troisième le matin au réveil, dans un dortoir.

La quatrième dans une cour où il jouait avec ses camarades ; à la suite de cette dernière crise il se serait doucement endormi pendant qu'on l'emmenait à l'infirmerie.

Il lui est arrivé d'autres fois d'avoir de simples vertiges pendant lesquels il cherchait un point d'appui.

Pendant qu'on l'interroge, l'enfant croit tout à coup qu'il va avoir une crise, il met la main sur sa poitrine, lève les yeux au ciel, puis nous dit en souriant que la crise n'est pas venue.

On lui pose quelques questions pour se faire une idée de son

intelligence, de la plus ou moins grande vivacité de son imagination, de son degré de suggestibilité.

— « Quelle était la couleur du cheval blanc d'Henri-IV ? » — « Noir ! » — « Qui te l'a dit ? » — « Ma cousine. » — « Tiens ! Et comment ? » — « Quand on jouait aux devinettes. » — « De quelle couleur était le cheval noir de Louis XIV ? » — « Blanc ! » — « Fais attention : noir ! » — « Noir ! » — « Qui te l'a appris ? » — « Le monsieur qui gardait le cheval. » — « De quelle couleur était le cheval rouge de César ? » — « Rouge. C'est le gardien du cheval qui me l'a dit. Je le dis comme je le sais. » — « Quand tu as quitté Lille, tu as voyagé ? Tu as vu Rouen, Bordeaux ? » — « Non. » D'un ton plus impérieux : « Tu as été à Marseille. » — « Oui. » — « Chez qui logeais-tu ? » — « Chez ma marraine. » — « Tu étais content ? » — « Oui ! J'avais des gâteaux, des confitures. » — « Comment est la maison ? » — « En briques rouges. » — « Combien y a-t-il d'étages ? » — « Deux. » — « Ta marraine vit seule ? » — « Oh ! il y a quelqu'un là-haut. » — « C'est cela. Nous sommes d'accord. » — « C'est Madame X***. » — « Elle est vieille ? » — « Oh ! oui.... » — « Et que faisais-tu chez ta marraine ? » — « Des additions, des pages d'écriture. »

Ainsi, nous avons affaire à un enfant imagiatif et suggestible. Nous constatons en même temps chez lui le désir de paraître intelligent, bien renseigné ; il fait penser à un hystérique auquel nous posions la même question : « Quelle était la couleur du cheval blanc d'Henri IV ? » — « Il était blanc », répondit l'enfant avec un sourire. — « Comment sais-tu cela ? » — « Oh ! dit-il d'un air dégagé et avec un ton de modestie feinte, je me suis toujours intéressé à ces petits détails d'histoire. »

Examen. — On examine les réflexes de l'enfant. Pendant qu'on cherche le réflexe plantaire, il se tord les mains et se pâme presque.

Extension de l'orteil droit. Un peu de laxité ligamentaire au poignet droit. Grosse syncinésie.

En somme, le mensonge de l'enfant hystérique est issu

de sa vive imagination et tend à lui procurer une satisfaction de vanité. Il est touffu, plein de détails flatteurs pour le jeune héros ; un peu de sensibilité lui donne un cachet généreux et romanesque ; enfin la suggestion de l'entourage oriente la fabulation.

Les faux témoignages portés devant la justice par des hystériques adultes ont donné lieu à des procès restés célèbres ; on devine sans peine les conséquences que peuvent entraîner les fabulations d'enfants mythomanes. Nous avons trouvé dans la littérature médicale de fausses dépositions émanant de fillettes qui nous parurent suspectes d'hystérie ; mais les auteurs qui rapportent ces faits n'ont pas approfondi les caractères morbides des sujets, et nous n'osons pas citer leurs observations à titre d'exemples.

CHAPITRE II

LE MENSONGE DU DÉBILE INTELLECTUEL

1° Antécédents et caractère du débile intellectuel

Pour ce point particulier nous aurons encore recours à la haute compétence de M. le Dr A. Collin, à qui nous empruntons l'exposé suivant(1) :

« *Signes d'évolution.* — Evolution de la naissance à trois ans, retardée dans son ensemble, précocité plus rare, dysharmonie de développement fréquente.

« *Etablissement du langage.* — Il est constant qu'une période beaucoup plus longue que chez les autres enfants s'écoule entre le prononcer des premiers mots et le prononcer des premières phrases construites par l'enfant.

« *Absence d'initiative dans les jeux.*

« *Prolongation de la période de généralisation* basée sur les caractères les plus superficiels et les plus contingents. Impossibilité pendant un temps très long de trouver des identités derrière les diversités.

« *Retard dans la période de formation de la personnalité* traduite par l'emploi du pronom je, qui se fait en général

1. A. Collin, *L'Enfance du débile intellectuel* (Ann. méd.-psychol., mars et avril 1919).

après la deuxième année et qui chez les débiles intellectuels ne se réalise que vers quatre, cinq ou six ans.

« *Durée très longue de la période des erreurs* physiologiques de l'entendement, naïveté, crédulité, simplicité. Ils continuent toute leur vie à n'être pas difficiles sur la preuve. La façon dont s'établit la certitude chez l'enfant, par crédulité, confiance sentimentale en leur interlocuteur, absence de critique, croyance au merveilleux est et restera le procédé par lequel ils tiendront une chose pour vraie momentanément ou définitivement.

« *Importance extrême de la défectuosité d'un sens* sur le développement de leur esprit.

« Ce résumé nous permet de revenir encore sur le point qui nous paraît être la condition même de l'appréciation de la délibité intellectuelle, c'est-à-dire la constatation depuis le plus jeune âge et durant toute la vie de l'impossibilité constitutionnelle de réfléchir, de n'arriver à jouer un rôle social que par la mise en action plus ou moins heureuse des choses apprises, appliquées sans modifications personnelles avec l'appui, parfois considérable, de qualités secondaires brillantes et d'aptitudes variées. »

A la suite de ce portrait de la débilité intellectuelle, rappelons un trait de caractère commun à tous les débiles : la vanité. Ces enfants, incapables de se juger eux-mêmes, ne connaissent d'autre critérium que l'opinion du prochain ; aussi cherchent-ils par leur vantardise à s'attirer des louanges auxquelles ils sont extrêmement sensibles.

2° Le mensonge du débile intellectuel

Il nous faut d'abord exclure de notre étude certains sujets tellement arriérés que le mensonge ne leur vient même pas à l'esprit. Admettons qu'un de ces enfants ait volé sur l'instigation d'un camarade et qu'on lui demande compte de sa faute ; il répondra simplement qu'il a obéi à son compagnon, et se croira dès lors déchargé de toute responsabilité.

Presque tous les mensonges des débiles se ramènent à trois catégories : mensonge par défense, mensonge suggéré, mensonge par vanité.

La plupart des débiles mentent surtout pour s'excuser d'une faute, mais ils le font avec maladresse ; pris en flagrant délit, ils nient quand même. Aux questions qu'on leur pose ils répondent suivant leurs deux manières favorites : 1° par la négative, 2° en se contentant de répéter d'un air bête : « Je ne sais pas... » — « Est-ce toi, leur dit-on, qui as fait cette mauvaise action ? — « Non ». — « Sois sincère ». — « Je ne sais pas... » — « Qui l'a faite ? » — « Je ne sais pas. » — Tu en es l'auteur. Pourquoi as-tu fait cela ? » — « Je ne sais pas... » Il arrive que pour se disculper, un débile accuse quelqu'un ; mais il se contente presque toujours de dire : « C'est la faute d'un tel » sans se donner la peine de fournir des commentaires.

A côté de ces mensonges spontanément exprimés, les débiles en font d'autres qui leur sont suggérés. « Chez eux, écrit M. le Professeur E. Dupré, la suggestibilité est

mise en jeu par l'inertie mentale, la paresse de la volonté qui dicte aux questions posées les réponses les moins pénibles, celles qui demandent le moins d'effort, qui se font par oui et par non ; la suggestibilité est mise en jeu aussi par la crainte et par la vanité. » Les débiles sont conciliants, approbatifs. Binet fait observer qu'il est très facile de les faire témoigner dans un sens donné ; il suffit de leur dire : « Les choses sont ainsi, *n'est-ce pas ?* » ils donnent aussitôt leur assentiment. On a reconnu depuis longtemps que les pervers choisissent leurs complices parmi les simples d'esprit ; il en résulte, au point de vue médico-légal, qu'une calomnie lancée par un pervers peut être répandue par le débile suggestible.

Les fabulations des débiles sont indigentes et niaises. Nous en citerons quelques exemples, empruntés à la thèse de M. le Dr Heuyer (1). Interrogé sur une fugue de trois jours, un enfant de treize ans répondit qu'il était allé au cinéma, qu'il avait couru derrière les voitures, puis s'était amusé la nuit sur la place de l'Etoile. Un autre, âgé de quinze ans, se vantait de bien monter à cheval, et déclarait qu'il pourrait gagner une course. Un petit garçon de sept ans, qui joignait à l'insuffisance intellectuelle des tendances perverses, racontait des histoires de police, de voleurs qu'il avait vus, sur lesquels il avait tiré, etc.

Qu'on nous permette de publier ici une observation relative à un adolescent, mais qui viendra corroborer les exemples précédents.

1. Heuyer, *Enfants anormaux et délinquants juvéniles*. Th. de Paris, 1913.

Consultation de neurologie infantile.

OBSERVATION VI

V..., dix-sept ans.

Antécédents héréditaires. — La mère avait une conduite scandaleuse. A commis un vol de 25.000 francs. Lorsqu'elle était enceinte de son fils, voulait se faire avorter.

Antécédents personnels. — Né à terme. Premiers pas : quatorze mois. Premiers mots : un an. Première dent ; six mois.

A l'âge de neuf ans, à la suite d'un accident d'automobile, fut amputé d'un bras.

Réactions de débile et d'infirme. — Avant la guerre, faisait partie d'une société de préparation militaire. Pendant les hostilités, portait des galons de sous-lieutenant aviateur et la médaille militaire. Racontait qu'il avait fait une chute d'aéroplane et portait son bras en écharpe, se faisant gloire de sa pseudo-blessure. Ecrivit ses mémoires sur cet événement.

En somme le mensonge des sujets débiles trahit leur incapacité de réfléchir et leur vanité.

Lorsqu'ils veulent se défendre d'un soupçon, ces enfants se contentent de répondre « non » ou « je ne sais pas ». Ils acquiescent aux mensonges qu'on leur suggère, et colportent les calomnies. Enfin leurs fabulations sont pauvres et rarement vraisemblables.

CHAPITRE III

LE MENSONGE DU PERVERS INSTINCTIF

Nous avons recueilli à la Consultation de Neurologie infantile une douzaine d'observations de pervers âgés de neuf à douze ans. Plutôt que de publier les unes à la suite des autres ces notes qui se ressemblent toutes, nous préférons les fusionner en un tableau synthétique. Nous nous efforcerons d'abord de mettre en relief le caractère du pervers, où dominant la méchanceté et l'égoïsme. Nous dirons ensuite un mot de ses vols, inspirés des mêmes penchants innés. Enfin nous aborderons ses mensonges, où nous verrons s'épanouir toutes les tendances que nous aurons précédemment décrites. Nous verrons que la plupart de ces mensonges se ramènent à trois types : 1° le mensonge médité dans le dessein de nuire, 2° le mensonge calculé dans un but utilitaire ; 3° le mensonge de défense, échafaudé avec une extrême prudence.

1° Antécédents et caractère du pervers instinctif.

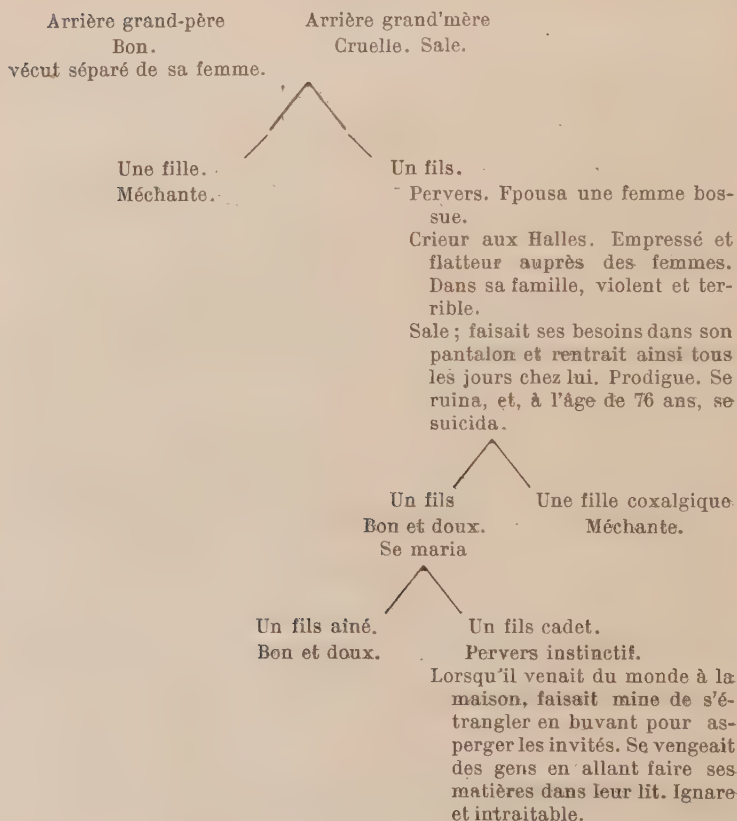
Antécédents héréditaires: — Dans la majorité des cas. les antécédents des pervers ne présentent rien de particulier au point de vue morbide. Il est au contraire intéres-

sant de noter qu'on rencontre presque toujours un pervers parmi les ascendants.

Voici un exemple caractéristique de cette hérédité similaire :

CONSULTATION DE NEUROLOGIE INFANTILE

FAMILLE B...



Quand les ascendants sont tuberculeux, syphilitiques ou alcooliques, les tendances perverses des descendants sont exaltées par la toxine ; il y a multiplication des

tares. Ce phénomène rappelle celui qu'on observe chez les enfants issus de parents dont l'un est atteint d'une maladie mentale et l'autre porteur d'une infection. Nous citerons deux exemples empruntés aux conférences faites par M. le Dr A. Collin au Collège de France, à la chaire de M. Fuster. Le premier cas est relatif à l'union d'une femme tuberculeuse et d'un homme atteint d'une légère phobie : il éprouvait un sentiment d'angoisse lorsqu'on lui annonçait l'arrivée d'un visiteur. Ces époux eurent des enfants, dont l'un se révéla dès son plus jeune âge comme un sujet affecté d'une excessive nervosité et de tics incessants. Le second exemple a trait à une famille où le mari était syphilitique et la femme légèrement cyclothymique ; chaque mois cette dernière s'isolait pendant quelques jours, elle se sentait triste et pleurait. Ils eurent une fille qui fut atteinte, à partir de son adolescence, de manie intermittente d'allure sévère.

Antécédents personnels. — En ce qui concerne les antécédents personnels des pervers, ils sont presque toujours parallèles à leurs antécédents héréditaires. Si les parents sont bien portants, la dentition, la parole et la marche débutent chez l'enfant aux époques normales, et aucune maladie, en général, ne vient troubler ses jeunes années. Si les parents sont alcooliques ou bacillaires, on note chez le rejeton tantôt une dysharmonie de développement, tantôt de la précocité ou plus fréquemment du retard ; souvent aussi surviennent des accidents ultérieurs. En somme on ne relate qu'un parallélisme des plus banal ; il n'y a donc rien à retenir quant aux antécédents personnels.

Facies. — Presque tous les pervers ont un facies qui

trahit leurs mauvais instincts : regard insolent, mauvais sourire, lèvres très minces, méchantes, incisives. D'autres ont seulement une expression butée, fermée, têtue. Quelques-uns ont une physionomie agréable et savent prendre au besoin un air innocent. En 1917 eut lieu, au Mans, l'assassinat d'une vieille femme par deux gamins ; l'un de ces enfants était un pervers de douze ans qui avait tué la victime et l'avait violée après sa mort ; l'autre jouait le rôle de complice, c'était un débile. Au premier abord, les soupçons se portaient sur ce dernier, et c'est seulement après un examen patient et approfondi que M. le Dr A. Collin, chargé de l'expertise découvrit le vrai coupable, malgré une expression qu'il savait rendre tout à fait candide.

Caractère du pervers instinctif. — Le trait fondamental de la psychologie des pervers, c'est l'*absence complète de sensibilité altruiste*.

Ils n'aiment personne. Un pervers de douze ans nous fut amené par son père qui nous dit, entre autres choses : « Je n'ai jamais pu obtenir de mon fils qu'il se lave et change de vêtements pour aller à l'enterrement de sa mère ; il s'en est dispensé en prétendant qu'une de ses tantes n'y assistait pas non plus. »

Ils sont très peu émotifs. La seule émotion qu'ils connaissent est la colère. Chez les pervers inintelligents elle se traduit par des éclats de fureur accompagnés de hurlements ; par contre, chez ceux dont le cerveau possède toute sa puissance d'inhibition, c'est une colère muette, pendant laquelle ils calculent leur vengeance. Toute émotion qui comporte quelque noblesse leur est étrangère, aussi sont-ils à peu près incapables de verser des larmes. Nous avons

observé à la consultation une fillette de huit ans qui fut saisie de peur quand on voulut examiner ses réflexes ; elle poussa des cris perçants, tâcha de sangloter, fit semblant de pleurer abondamment, mais ne put jamais réussir à verser une larme. Un moyen reconnu excellent pour faire le diagnostic de perversion instinctive consiste à prendre le pouls du sujet pendant qu'on l'interroge ou qu'on le menace : le pouls bat avec une régularité parfaite. « Tu iras dans une maison de correction », disait-on à un pervers. « Ça m'est égal, répondit-il, si je ne m'y plais pas, je m'en irai. » Ainsi les corrections leur font simplement méditer une échappatoire pratique.

Il semble qu'on puisse établir un parallélisme entre l'insensibilité physique et l'insensibilité psychique des pervers. M. Francotte relate, dans son *Anthropologie criminelle*, les expériences qui ont été faites sur des délinquants et des assassins pour évaluer leur sensibilité physique. Après avoir étudié l'intensité de leurs réactions à l'électricité, et l'acuité de leur cinq sens, on a constaté que la sensibilité était peu émoussée chez les escrocs, davantage chez les voleurs, plus encore chez les criminels. La sensibilité à la douleur est presque nulle chez un grand nombre de peuplades sauvages : des plaies assez graves sont à peine senties et se cicatrisent très vite ; de même on a observé que certains criminels se mutilent ou subissent des supplices sans pousser un cri. Il est probable que la sensibilité physique des jeunes pervers est relativement peu développée. Un fait certain, c'est qu'un des enfants dont nous parlons trouvait très amusant de se faire fustiger, culotte basse, par ses camarades de jeu.

Etant donnée leur profonde insensibilité psychique, les pervers sont *dépourvus de sens moral*. Nous pensons, avec bien d'autres, que la moralité trouve sa source à la fois dans la raison, le sentiment et la volonté; or il manque, chez les sujets qui nous occupent, un facteur fondamental.

Un trait de caractère commun à tous les pervers est leur foncière *méchanceté*. Un de nos pervers, confié à un curé, avait eu l'occasion de l'accompagner à des enterrements; mais on dut bientôt lui interdire l'accès du cimetière; en effet cet enfant manifestait une vive joie au spectacle de la douleur d'autrui, et de plus, il se penchait sur la fosse et regardait curieusement la bière en riant d'un rire mauvais.

Tous les pervers ont le désir de nuire. « L'un deux, écrit M. le Dr Collin, savait dès l'âge de trois ans la façon de nuire au maximum à autrui. Il détachait et piétinait le linge mis à sécher; il prenait les jouets de son frère et les mettait dans le feu; il tachait avec de l'encre la robe du dimanche de sa sœur à l'instant précis où l'enfant se disposait à sortir (1). »

Les pervers sont cruels. Ils frappent les faibles, ils martyrisent les animaux. Un de ceux que nous avons connus s'amusait à jeter des pierres à de tout petits enfants. D'autres menaçaient d'étrangler leurs petits frères et sœurs. Un pervers de sept ans écrasait un poussin entre ses mains. Celui dont nous avons parlé à propos du cimetière prenait plaisir à torturer un chat. Chaque fois qu'il pouvait attraper sa victime, il lui serrait le cou d'une

1. A. Collin, *Les étapes neuro-psychiatriques de la naissance à trois ans*. *Archives de Médecine des Enfants*, février 1918.

façon progressive et quand la bête était à l'agonie il la lâchait pour recommencer à la première occasion. Après avoir renouvelé ce supplice un certain nombre de fois, il saisit un jour le chat et le jeta dans de l'eau bouillante. A quelque temps de là un chien eut son train de derrière écrasé par une voiture : aussitôt le pervers accourut, se mit à piquer l'animal sans défense et à rire de ses hurlements. Un certain nombre de ces jeunes monstres deviennent par la suite des assassins, des empoisonneurs, des parents tortionnaires.

Un procédé familier aux pervers est le chantage, l'intimidation par menaces. Il n'est pas rare de voir ces enfants mordre un de leurs camarades en lui disant : « Si tu me dénonces auprès de mes parents, tu verras comme je te mordrai encore ! »

Les pervers sont *intéressés*. Ils cherchent, en toute circonstance, à satisfaire leur intérêt personnel. Tel d'entre eux refuse de devenir enfant de cœur, parce qu'il ne devait pas être payé. Tel autre ne faisait de commission pour ses parents que s'ils lui donnaient quelques sous. Ainsi, ils sacrifient tout à leur égoïsme. Quand ils sortent de l'enfance et qu'ils doivent travailler pour vivre, cette tendance s'accuse encore davantage.

Ce qu'on remarque en observant les enfants de cette catégorie, c'est leur parfaite *maîtrise de soi*. La prudence guide leurs actes et leurs paroles ; ils ne se compromettent jamais. Comme nous l'avons dit, lorsqu'ils sont intelligents leurs plus grandes colères sont sourdes ; ils savent se dominer.

Dans tous leurs actes ils se montrent *sournois*, hypo-

crites, perfides. Ils feignent l'empressement auprès de ceux dont ils ont besoin ou qu'ils craignent. De même ils flattent leur victime, ils l'attirent, la cajolent, puis quand elle est dans leurs bras, ils la martyrisent ou la tuent.

Ils se révèlent *insolents et grossiers* avec ceux qu'ils ne redoutent pas et dont ils ne dépendent pas.

Ils sont extrêmement *vindictifs*. Lors qu'on les punit, ils préparent leurs représailles ; ils attendent patiemment pour les exécuter le moment opportun, et ils ont alors la satisfaction de se sentir vengés. Leurs armes favorites sont leurs matières fécales, dont ils se servent presque tous. Le jeune C... déféquait tous les samedis soirs dans les bottines que son père devait mettre le lendemain. P... avait été puni par son père, qui lui supprima ses tartines ; quelques minutes après, on trouva une flaque d'urine sur le parquet : « J'ai fait pipi parce que papa m'a pris mes tartines ; il y avait deux tartines ; j'ai fait deux pipis ; l'autre est là dans les pantoufles ». V... se mettait toute nue pour venir dire bonjour aux amies de sa mère, afin de la confondre.

B... admonesté par ses parents, scia les montants d'une échelle dont ils devaient prochainement se servir, puis les remit soigneusement en contact, espérant assurer une chute mortelle. A l'âge de huit ans, B... essayait de tuer à coups de couteau sa gouvernante.

Les pervers sont *menteurs et voleurs*. Nous insisterons plus tard sur ces faits.

Ils sont *sales*. Boucher les cabinets, se rouler dans l'ordure, font partie de leurs distractions. Ils mangent volontiers ce qu'ils trouvent dans les poubelles.

Ils sont *paresseux*. Quelques-uns occupent de bonnes places à l'école, grâce à leurs facultés naturelles, mais tous préfèrent se donner le moins de peine possible. Une fillette de neuf ans cassait les verres et les assiettes pour se dispenser de les laver.

Les *perversions génitales* ne leur sont pas étrangères. Beaucoup se masturbent ou masturbent leurs petits camarades. Toutefois ce vice ne se rencontre pas chez eux d'une manière constante.

Diagnostic différentiel de la perversion instinctive. — Ce diagnostic est à faire avec celui de simples « tendances perverses ». Ces tendances peuvent se rencontrer chez les débiles, les hystériques, chez maints névropathes. La perversité est alors associée à un caractère très différent. De plus, l'insensibilité qui caractérise le pervers n'est jamais aussi extrême; on observe pendant l'interrogatoire quelques réactions émotives : accélération du pouls, rougeur, larmes, etc.

Pronostic. — A cause de leur indifférence absolue, les pervers sont incorrigibles. On obtient quelquefois une amélioration passagère, mais elle est feinte. Ces enfants sont haïs de tous; leurs parents nous les amènent pour se débarrasser d'eux. Les seules solutions qu'on puisse adopter à leur égard sont de les mater par la force, ou de les enfermer pour les mettre hors d'état de nuire.

Le vol du pervers

Les rapt des pervers ont un caractère nettement utilitaire. Tandis que les hystériques volent pour partager

ensuite avec magnificence, les pervers gardent leurs biens pour eux seuls. S'ils ne peuvent employer tout de suite ce qu'ils ont dérobé, ils l'enterrent en attendant le moment favorable. S'ils s'aperçoivent que les objets volés ne peuvent leur servir, il les détruisent du moins pour que nul n'en profite.

Leurs vols sont quelquefois méchants. Ainsi, c'est dans l'intention de nuire qu'ils prennent les béquilles des infirmes endormis.

Ils exécutent leur délit d'une façon habile et sournoise, et se distinguent en cela des débiles, qui se font prendre sur le fait dès leur première tentative.

Enfin ils échafaudent avec soin leur méfait. Un pervers âgé de onze ans vola cinquante francs à sa famille pour louer une chambre d'hôtel et y faire courir toute la journée un petit chemin de fer ; il savait, avant d'agir, quelle somme lui serait nécessaire pour réaliser un projet dont il avait combiné le plan. De même les pervers méditent toujours à l'avance le mensonge dont ils se serviront s'ils doivent être découverts ; ils ne se laissent jamais prendre au dépourvu.

2° Le mensonge du pervers instinctif

(Nous rappelons que tous nos exemples, sauf deux, sont empruntés à des enfants âgés de huit à douze ans.)

Au point de vue de leurs mensonges, divisons d'abord les pervers en deux catégories : 1° les pervers débiles ; 2° les pervers intelligents. Les premiers mentent d'une manière bête, aussi trouveront-ils mieux leur place dans

le chapitre que nous consacrerons aux débilés. Les seconds mentent avec beaucoup d'habileté; leurs affirmations, méditées avec une prudence consommée, sont exprimées en peu de mots et présentent toutes les apparences de la vérité.

Mensonges méchants. — Le mensonge caractéristique du pervers est le mensonge dicté par le désir de nuire. C'est, selon l'expression de M. le Professeur E. Dupré, la mythomanie maligne. Nous citerons quelques exemples :

L... se piquait la figure avec des épingles et se déchirait la peau afin d'accuser ses parents de la maltraiter. H... prenait chez sa mère des torchons qu'il allait porter chez les voisins, puis il déclarait que le linge avait été volé. Dans le but d'alarmer sa famille, M..., âgé de douze ans, prétendait qu'un soldat venait l'attendre chaque soir à la sortie de l'école.

Mensonge utilitaire. — Après le mensonge méchant, se place le mensonge utilitaire.

B..., vendeuse dans un magasin, racontait que ses camarades ajoutaient 0 fr. 15 au prix des marchandises, espérant ainsi se faire donner des pourboires. Dans l'exemple qui va suivre, et qui est relatif à une écolière, on retrouve l'esprit intéressé, l'hypocrisie et le calcul que les pervers introduisent dans tous leurs actes. A la fin de chaque mois, l'institutrice donne son appréciation sur le travail des écolières, et signe leur cahier. La veille de ces jours redoutés, N... s'empresse de se faire valoir auprès de sa mère : « La maîtresse m'a dit que si je continue à bien travailler, j'avancerai d'une classe ». Le lendemain elle a oublié son cahier, ou bien on ne le lui a pas donné ; récemment elle

l'a signé elle-même. Voici encore un mensonge prémédité : J... est placé chez une tante à laquelle sa mère envoie quinze francs par mois ; le troisième mois de son séjour elle guette le facteur, déchire la lettre, dépense l'argent ; comme la tante s'étonne, la fillette répond distraitement : « C'est sans doute que maman n'aura pas touché son allocation ». F... dit que sa mère ne lui donne pas à manger, et se sert de ce prétexte pour mendier et s'acheter ce qui lui plaît. Ces enfants n'hésitent pas à jouer avec les sentiments. L... va chez autrui en racontant qu'il a perdu la petite somme que sa mère lui avait confiée pour faire des courses ; il fait semblant de pleurer pour qu'on le prenne en pitié et pour qu'on lui donne de l'argent. N... annonce à sa mère qu'on fait une quête en faveur d'une petite camarade d'école qui vient de mourir.

La combinaison du mensonge méchant et du mensonge intéressé s'observe avec une extrême fréquence ; le pervers fait ainsi d'une pierre deux coups. Nous avons parlé d'un pervers qui, à l'âge de huit ans, essaya de tuer une institutrice. Les parents alarmés le confièrent à la garde d'un maître d'école. L'enfant travailla bien, selon son habitude, et, pendant les premiers jours, conquist la bienveillance de tous. Mais bientôt il conta à tout le village que l'instituteur, chaque samedi, volait de l'argent dans la caisse de la mairie. La plupart des habitants prirent parti pour l'accusé ; d'autres, malgré toutes les tentatives de justification, le soupçonnèrent désormais d'être un malhonnête homme. L'enfant fut alors placé chez un prêtre qui eut la patience de le supporter quatre ans. Il fit courir dans le pays le bruit que cet homme avait des rapports clandestins avec

toutes ses paroissiennes. L'enfant, comme on le voit, calomnie à la fois pour se libérer de sa tutelle et pour se venger de celui qui l'exerce. Remarquons en même temps ce mensonge électif, visant au point sensible l'honneur de chaque individu. Voici d'autres exemples : R... pour avoir le temps d'aller au cinéma, raconte à son père que sa mère va rejoindre un amant à l'extrémité de la ville. G... hait le directeur de sa pension qui le traite de mauvais écolier devant ses parents ; en l'absence du directeur, G... qui appartient à une famille pieuse, jure avec des signes de croix et des « Pater » que cet homme est un menteur. Th... dit à sa mère : « Si Papa meurt, ses parents ne porteront pas son deuil » ; il compte ainsi provoquer une rupture entre sa mère et ses beaux-parents, ce qui le rendrait plus libre. B... a inventé de multiples histoires dans l'intention de brouiller sa mère avec certains voisins ; il a d'ailleurs atteint son but. V... qui accuse toujours son frère de ce qu'elle a mal fait, va par exemple au devant de sa mère en s'écriant : « Maman, Robert a été très méchant, il a jeté les ciseaux dans les cabinets ! Moi j'ai été sage alors tu me donneras du dessert ! »

Mensonge de défense. — Le mensonge de défense du pervers est en général bien échafaudé, pour prévenir les objections ; laconique, afin d'éviter toute complication ; hypocrite enfin, en raison même du calcul réfléchi qui l'engendre.

B... vole aux étalages une paire de patins qu'il rapporte à la maison ; on lui demande l'origine du larcin : « Depuis que je patine à Luna-Park, répond-il, les droits d'entrée que j'ai payés ont rattrapé le prix des patins, donc ils sont à moi ! »

Tandis qu'on l'interroge et qu'on l'accuse, le pervers garde la pleine maîtrise de lui-même ; il ment de sang-froid, sobrement ; son unique souci est de ne pas se compromettre. R... nous est amené par sa mère, qu'il déteste, et par sa tante chez qui on l'a placé récemment et qu'il fait semblant d'aimer un peu. « Tu n'aimes pas ta mère ? » — « Si ! » — « Qui aimes-tu mieux, ta mère ou ta tante ? » — « Ma mère ! » P... a refusé d'assister aux obsèques de sa mère. « Pourquoi n'as-tu pas été à l'enterrement ? » Au bout d'un instant l'enfant répond : « Parce que j'avais sommeil. » N... est surpris par son père au moment où il va prendre du sucre : « Voleur ! » — « Je n'ai rien volé. » — Tu as pris le sucrier. » — « Oui, et je l'ai regardé. » — « Tu as ôté le couvercle. » — « Oui. » — « Pour manger du sucre. » — « Vraiment ? Combien ai-je pris de morceaux ? » Le même enfant a jeté un de ses camarades sous une automobile, et le chauffeur eut beaucoup de peine à s'arrêter juste à temps. — « Tu as poussé ton camarade sous l'auto ? » — « Oui, je l'ai poussé. Mais nous étions au fond du trottoir et jamais je n'aurais pensé qu'il aurait glissé sur le bord. »

La simulation est un moyen que les pervers emploient volontiers pour se disculper. B... ne rapporte pas sa paye ; quand on lui demande des explications, elle a des lacunes de mémoire. S... est habituellement dur d'oreille ; interrogé sur un vol de cent francs qu'il a commis, il simule la surdité. Quelquefois encore les pervers font semblant de pleurer pour apitoyer sur leur sort.

Il est une forme négative de mensonge, intéressante au

point de vue médico-légal parce qu'elle est très commune aux pervers : c'est le mutisme systématique. Cette manière de se défendre leur paraît en effet compromettante au minimum ; lorsqu'ils l'ont adoptée, rien ne saurait les en faire démordre. Ils prennent alors volontiers une attitude hébétée ; et ceux qui les interrogent se heurtent, pendant des heures, à une inertie formidable.

En somme, le pervers ment en vue de nuire, dans un dessein utilitaire, ou dans la nécessité de se défendre. S'il attaque, et c'est souvent dans un but de vengeance, il ment d'une manière méchante, cynique, et vise chaque victime dans ses plus chers intérêts. S'il ment avec un motif intéressé ou pour se disculper, il tâche de nuire en même temps. Quelle que soit l'intention qui l'inspire, son mensonge est prudemment mûri, exprimé avec sang-froid en quelques phrases sobres, et voile un calcul profondément hypocrite sous une apparente sincérité.

Nous regrettons de n'avoir pu citer quelques exemples de faux témoignages portés par des pervers, mais les dépositions des enfants ne sont pas publiées dans les recueils de jurisprudence. Nous espérons du moins avoir montré quel danger il y aurait à croire en de pareils sujets, dont le mensonge est en général une calomnie.

CHAPITRE IV

MENSONGES D'ANORMAUX DIVERS

Nous publierons dans ce chapitre quelques observations de psychopates divers. La plupart se rapportent à de jeunes mythomanes chez qui nous n'avons pas trouvé de stigmates hystériques.

Signalons que certains enfants mentent d'une façon temporaire sous l'influence d'un état morbide causé par des troubles digestifs, des poussées bacillaires, etc. On a observé que les enfants soumis au jeûne rituel du Rhâmadan étaient moins sincères pendant cette période.

Consultation de neurologie infantile

OBSERVATIONS VII

B..., onze ans.

Antécédents héréditaires. — Père tuberculeux.

Antécédents personnels. — Née à terme. Présentation du siège.

Premiers pas : dix-huit mois. Premiers mots : dix mois. Première dent : quatre mois.

Entre deux et cinq ans eut 8 convulsions toniques.

Caractère. — Douce et travailleuse quand elle est calme. Si son livret scolaire n'est pas falsifié, elle apprend bien en classe où elle est première ou seconde sur 42 élèves. Au moment de

passer son certificat d'études, ne savait plus rien. Mythomane. Raconte que son père part en Serbie. Un autre jour dit à l'école, en sanglotant, que sa mère atteinte d'une maladie contagieuse est mourante. Après une observation, a quitté ses parents et s'est rendue à la Salpêtrière en jouant la folie. Une seconde fois, s'est sauvée de chez elle ; se disait réfugiée belge, déclarait que ses parents avaient été fusillés, qu'elle avait erré trois jours n'ayant que trois francs en poche, et qu'elle se trouvait maintenant dénuée de tout. A dit plusieurs fois à la directrice de son école qu'elle était martyrisée par ses parents, et d'autre part s'est plainte aux voisins d'être martyrisée en classe. Menteuse. Imité l'écriture de sa mère pour se donner des excuses auprès de ses professeurs.

Examen. — Asymétrie faciale. Se mord la face interne des joues. Réflexes brusques. Grande laxité ligamentaire.

OBSERVATION VIII

B..., quatorze ans.

Antécédents héréditaires. — Père tabétique.

Grand-père maternel mort d'un anévrysme. La mère eut, à la suite d'une peur, une perte de mémoire qui dura trois mois. Tante maternelle eut trois crises nerveuses (épileptique?). Fit de la mélancolie dépressive.

Un frère normal. Un frère jumeau mort en bas âge.

Antécédents personnels. — Né à terme, sous le forceps. Premiers pas : quinze mois. A parlé tôt. Propre de bonne heure.

Délicat jusqu'à trois ans.

Caractère. — Vole des porte-monnaie dans les magasins ou dans la poche des gens. Vole ses parents et part ensuite pour quelque fugue. S'est fait payer le voyage du Havre par une dame. Paresseux. N'a pas son certificat.

Mensonges. — Aime dire que ses parents sont de riches Américains, ou des Espagnols. Au début de la guerre, racontait qu'il

avait été pris par les Allemands à la bataille de Charleroi, et faisait le récit de son évasion.

Examen. — Laxité ligamentaire. Syncinésie bilatérale.

OBSERVATION IX

D'après une observation de M. Georges Rouma

(*Archives de psychologie*. Genève, 1908.)

Romain D..., cinq ans. — Mythomane.

Antécédents héréditaires. — Grand-père paternel mort d'hémorragie cérébrale; grand'mère vivante.

Grand-père maternel, soixante-cinq ans, mineur; travaille encore. Grand'mère maternelle vivante. Les grands-parents maternels ont eu cinq enfants; les trois premiers sont morts en bas âge; les deux filles, vivantes, se sont mariées; la mère de Romain est l'avant-dernière.

Père bien portant. Mère assez bizarre: très bavarde; s'accuse d'être méchante, de battre l'enfant sur la tête avec un martinet en crin. Ils eurent cinq enfants. L'aîné, âgé de treize ans, est doux et d'un caractère faible; travaille peu, vole sur l'instigation de ses camarades. Le deuxième est mort de convulsions dix-sept jours après sa naissance. Le troisième est mort à trois mois et demi d'un abcès dans la gorge. Le quatrième est mort de convulsions à cinq mois. Romain est le cinquième enfant.

Antécédents personnels. — La mère de l'enfant a beaucoup travaillé à la machine à coudre pendant sa grossesse. Romain pesait à la naissance 3.250 grammes. Nourri au biberon, eut une entérite et pesait à trois mois 2.500 grammes; vers six mois son état était sensiblement amélioré. Convulsions fréquentes lors de l'apparition des premières dents. Premiers pas à quatorze mois. Début de la parole vers l'âge de deux ans. Rougeole à quatre ans.

Examen. — Prognathisme de la mâchoire inférieure. Palais en ogive, oreilles incomplètement ourlées. Regard instable, très

expressif, qui sait être tour à tour suppliant, étonné, candide, convaincu.

Caractère et fabulations. — Débile. Instable. Vaniteux. Mythomane.

L'observation à laquelle nous faisons nos emprunts relate un très grand nombre de fabulations. Nous en citerons seulement quelques-unes. Chaque fois que la maîtresse d'école fait un récit à ses élèves, Romain se lève et le commente. Ce sont les histoires racontées en classe qui l'amènent à dire qu'il a vu des vaches bleues, des moutons rouges. Il explique à ses camarades qu'il a un frère fort méchant qui a jeté un cheval par la fenêtre; l'animal s'est cassé la tête; on lui a mis la tête d'un autre cheval, qu'on a fixée avec une chaîne. Il dit encore qu'il possède des pigeons qui attrapent toutes sortes de bêtes et les apportent aux petits oiseaux qui sont dans son vieux berceau. L'institutrice ayant exposé aux enfants, sous la forme d'une historiette, le danger de jouer avec des allumettes, Romain se lève, déclare connaître l'enfant dont parle l'institutrice et affirme que celui-ci a péri dans les flammes. « C'est mon frère, ajoute-t-il, on l'a mis dans un cercueil et on l'a porté au cimetière. Mon père pleurait, mais ma mère était fachée parce qu'il avait joué avec des allumettes; elle ne pleurait pas. »

Comme le fait remarquer l'auteur de l'article, quand Romain entend une belle histoire, il y ajoute du merveilleux; quand on lui fait un récit tragique, il le dramatise. Si on n'a pas l'air de le croire, il insiste, répète ce qu'il a dit et cherche à donner à sa physionomie une expression sincère.

OBSERVATION X

Léger déséquilibre psychique

Charles D..., seize ans.

Antécédents héréditaires. — Arrière-grand-père paternel, mort après cinquante ans. Ataxie très prononcée, parole presque

impossible. Grand-père paternel, mort à quarante-neuf ans. Ataxique. Avait des insomnies, était un peu taciturne. Quelques mois avant sa mort, tenta de se pendre. Se noya. Grand'mère paternelle, souffrait constamment (crises viscérales?). Eut cinq enfants; quatre sont morts en bas âge de croup, etc. L'aîné a survécu. Aucun signe d'aliénation. Se pendit vers l'âge de trente ans, probablement pour mettre fin à ses souffrances. Grand'tante paternelle, ataxique.

Père mort à quarante-sept ans, ataxique. Embarras de la parole. Affaiblissement de l'intelligence. Tante paternelle atteinte de délire interprétatif. Soignée vers l'âge de vingt ans pour ganglions tuberculeux. S'est éprise d'un journaliste qu'elle a aperçu dans des réunions. Lui écrit des lettres pour lui détailler tous les incidents de sa vie, et pour le prier de rendre tout le monde heureux. Il ne lui répond pas, mais elle croit lire ses réponses dans les journaux.

Antécédents personnels. — Né à terme. A parlé à quinze mois. A marché à quinze mois. Première dent : six mois.

Caractère. — Inaptitude au travail. N'a pas eu son certificat d'études. De treize à quinze ans, a fait plusieurs places où il n'est resté que quelques mois. Il ne travaille bien que pendant les premiers jours. Voleur. A treize ans, vola dix-huit francs à son père. Dans sa dernière place vola des objets de maroquinerie. Mythomane. Dit que la fille d'une employée est morte; que le père de telle personne est mort à Saint-Cloud où il y a la corde et l'eau. Au bout de quelque temps, paraît avoir oublié ce qu'il a conté. menteur. Dit que les objets volés lui ont été donnés. Fait des fugues. Etant placé, il s'est absenté deux ou trois fois pour quarante huit heures. Il marche beaucoup, va à Versailles ou dans la banlieue. Ces derniers temps, ne rentrait pas déjeuner chez lui, et mangeait du pain en se promenant. De toutes les influences familiales, c'est celle de sa tante qu'il subit le plus.

Examen. — Léger tubercule supplémentaire. Lente réaction pupillaire. Réflexes normaux.

OBSERVATION DU D^r MOTET (1)

Le 19 novembre 1883, Morin, âgé de sept ans et demi, fils d'une marchande de journaux, reçoit de sa mère les journaux qu'il doit distribuer. Il ne rentre pas à la maison et ses parents apprennent dans la soirée que deux pêcheurs l'ont retiré de la Seine au moment où il allait se noyer.

Il raconte que le matin, un homme dont il fait le portrait en détail, l'avait abordé et emmené « par force ». Ils cheminèrent en causant, arrivèrent ainsi sur le bord de l'eau, et sans rien dire l'homme l'avait poussé dans la rivière. Il avait crié au secours, deux pêcheurs étaient venus le sauver, etc. Ce récit fut répété sans variantes devant plusieurs personnes. Le signalement de l'homme, très précis, désignait un nommé C..., employé d'un muséum d'anatomie; l'enfant avait pu le voir souvent à la porte de la baraque, où il faisait le boniment.

Malgré ses énergiques dénégations, C... est arrêté. Le commissaire de police ne suppose pas un instant qu'à sept ans et demi le petit garçon invente de toutes pièces une histoire dont les moindres détails paraissent exacts. Cependant C... offrait de prouver son alibi; cette preuve fut faite. Le D^r Motet fut alors chargé d'examiner le jeune Morin au point de vue mental. Il se rendit chez les parents de l'enfant et obtint de la mère des renseignements d'une importance décisive, comme le rapporte l'observation dont nous allons citer un extrait : « Ce qui est certain, nous dit-elle, c'est que depuis que cette affaire est arrivée, le petit est toujours dans la crainte, il a des cauchemars toutes les nuits, il rêve tout haut de cet homme, il dit qu'il va le jeter à l'eau ou l'enterrer. » En cherchant bien, nous avons appris que depuis longtemps Albert Morin dormait mal; presque toutes les nuits il urinait dans son lit. Du jour où ces troubles du sommeil

1. Motet, *op. cit.*

nous ont été connus, nous avons pu suivre l'évolution psychopathologique de la conviction délirante.

Chez les enfants, pour peu qu'on ait l'occasion de les étudier avec suite, on trouve souvent des développements partiels hâtifs, tout aussi bien que des arrêts de développement, partiels aussi.

Lorsque la précocité porte du côté de l'intelligence, il n'est pas rare de rencontrer une exaltation singulière du sentiment du merveilleux. L'imagination est alors aisément frappée, et si des circonstances particulières, des influences de milieu apportent un aliment à ces dispositions individuelles, les exagérations sont prochaines.

Or, le jeune Morin vit dans un milieu des plus défavorables pour lui. Il entend à chaque instant parler de faits divers émouvants racontés dans les journaux que vend sa mère ; il a sous les yeux les images qui représentent des scènes de violence ; il écoute les commentaires, il s'en souvient, il en rêve. Dans son quartier vient s'établir un musée d'anatomie ; sur le devant de la baraque il y a des personnages en cire. Il s'arrête fasciné. Il y a en lui un mélange de curiosité et de terreur devant ces têtes immobiles ; il revient souvent à ce spectacle qui tout ensemble l'attire et l'effraye.

Au milieu de ce monde figé, un homme se meut, parle, et, par une singulière coïncidence l'enfant entend un jour dire à la foule : « Entrez, vous verrez la tête de Morin tué par Mme C. H... » Le reste lui importe peu ; mais, Morin, c'est lui ; la tête que cet homme va montrer, c'est la sienne.

Voilà le choc moral ; l'impression est produite, la perplexité, l'obsession vont la suivre, la rendre durable. Et, au lieu du sommeil si profond et si calme d'ordinaire à cet âge, les rêves effrayants vont le hanter ; des complications inouïes vont surgir ; le souvenir n'en sera pas perdu complètement au réveil ; alors l'idée d'un danger sans cesse menaçant s'immobilise dans l'esprit ; et un jour, au hasard peut-être d'une rencontre, l'enfant pris de peur fuit devant lui, inconscient ; il arrive sur le bord de la

Seine ; à ce moment la vision a dû disparaître, la chute dans l'eau n'est plus qu'un événement banal. Mais, précisément parce que le réveil s'est fait, il faudra bien trouver une explication à la fugue, à la chute dans l'eau. Dans toute la première partie, l'enfant a été un acteur sincère dans le drame improvisé par ses terreurs ; il raconte tout ce qu'il a rêvé, tout ce qu'il a tant redouté ; il accuse l'homme qu'il connaît, celui qui montre la tête de Morin ; et plus son imagination a été frappée, plus longue a été l'incubation de son idée, plus précis sont les détails ; ils ne peuvent pas varier, l'incrustation est trop profonde. Il n'ajoutera qu'une chose, et ce ne sera pas lui qui l'aura inventée ; c'est sa mère qui, à son insu, a complété l'aventure : l'enfant avait dit d'abord qu'il était tombé à l'eau, qu'il avait glissé sur une pierre. Après la première partie de son récit, la conclusion qui s'imposait à la mère, et qu'elle a dû lui présenter, c'est que C... l'avait jeté à l'eau. C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire ; l'intérêt pour la jeune victime présumée amène auprès d'elle une foule de curieux pour lesquels le récit de l'aventure est cent fois répété, dans les mêmes termes, et la conviction des auditeurs double celle du narrateur. »

PARALLÈLE ENTRE LES MENSONGES DES ENFANTS NORMAUX ET PATHOLOGIQUES

Il serait intéressant de reprendre les mensonges des enfants normaux et pathologiques, et de les comparer entre eux aux points de vue de leurs mobiles et de leurs caractères.

Parmi les motifs qui portent les enfants à mentir, il en est un commun à tous : la crainte, qui provoque le mensonge de défense. L'enfant normal altère aussi la vérité par ignorance, par manque de sens critique, ou en raison de défauts de caractère que peuvent favoriser une mauvaise éducation ou un milieu corrompu. Toutes ces causes se retrouvent chez l'enfant hystérique, qui est particulièrement puéril. Son imagination, sa vanité, sont plus développées que chez l'enfant normal ; sa suggestibilité est plus extrême encore. Mêmes raisons de mentir chez le débile ; remarquons cependant que chez cet enfant l'imagination est à peine développée, et que le sens critique manque absolument. D'autres motifs dictent le mensonge très particulier du pervers, qui calomnie dans un but intéressé et malin.

Comparons maintenant ces divers mensonges dans leurs caractères. Examinons d'abord le mensonge de défense ;

et, pour choisir un exemple précis, supposons que les enfants aient volé des patins aux étalages. Pour échapper à la punition, l'enfant normal inventera un prétexte qui lui paraîtra vraisemblable ; mais son mensonge sera révélé par une faute due à son ignorance, son défaut de perspicacité, etc. L'hystérique, chez qui tout est une occasion de faire mousser sa vanité, racontera avec une grande abondance de détails qu'un élégant personnage lui a offert les patins. A la question : « Où as-tu pris cela ? » le débile répondra : « Dans la rue, par terre... » ou plus simplement encore : « Je ne sais pas... » Nous avons cité la réponse prudemment calculée que fit un pervers en pareille circonstance : « Depuis que je patine à Luna-Park mes droits d'entrée ont rattrapé le prix de mes patins, ils sont donc à moi. » Autre exemple : supposons que ces mêmes enfants se soient rendus coupables d'avoir frappé leur frère. L'enfant normal donnera une raison, valable ou non ; le débile essaiera de nier contre l'évidence ; l'hystérique tâchera de se faire passer pour un enfant martyr, d'attendrir sur son sort, etc. Demandons ensuite au pervers intelligent s'il a battu son frère ? Il ne cherchera pas à nier ce que tout le monde connaît : « oui » avouera-t-il d'un air de feinte contrition. « Pourquoi as-tu agi ainsi ? » interroge un médecin ; il faut donner au docteur une réponse capable de l'intéresser : « C'est quand j'avais mal à la tête... »

Le mensonge de défense est le plus ordinaire chez l'enfant normal ; quand il en commet d'autres, ils ont les mêmes caractères généraux. Dans les fabulations qui caractérisent la mythomanie vaniteuse, le jeune hystérique

fait entrer en jeu tous les éléments de sa personnalité ; il se met en frais d'imagination, de sentiments, d'érudition ; il fait intervenir tout ce qui a frappé son esprit suggestible : par exemple, si une fillette vit dans un milieu malsain, son imagination sera hantée de scènes de viol, de suicide, etc., qui reparaitront dans ses fabulations ; si elle entend prôner l'instruction et la vertu, elle pourra, de même que la malade de notre première observation, se vanter d'étudier une langue étrangère, le piano ; elle parlera de se marier en blanc, et ainsi de suite. Le débile ment sans discernement, et si sa vanité le rend parfois faiblement mythomane, s'il écrit ses mémoires comme le sujet dont nous avons parlé, il sera un simple copiste de tout ce qui passe pour être de mode et de bon ton. Le pervers se distingue des autres enfants par le calcul réfléchi qui dicte ses paroles. Il médite quel parti il peut tirer des défauts ou des qualités du prochain, de ses sentiments, de ses croyances, etc., pour faire de lui sa dupe et sa victime. Il cherche le moyen de nuire au maximum en courant un minimum de risques. Après avoir mûri un mensonge dont l'effet lui paraît certain, il l'exprime avec sang-froid en quelques mots sobres qui éluderont les complications et porteront un coup plus net.

Les enfants mentent avec une extrême fréquence, à cause de leur ignorance, de leurs défauts ; la faiblesse de leurs jugements, qui entraîne une extrême suggestibilité, permet de leur faire dire à peu près ce que l'on veut. On ne doit donc jamais accepter leurs témoignages sans s'efforcer de les contrôler avec rigueur.

CONCLUSIONS

Il est indispensable de vérifier le témoignage des enfants.

I

Chez les enfants normaux le mensonge dépend :

1° De l'ignorance du monde matériel, du monde moral, de l'organisation sociale. Cette ignorance entraîne des altérations du témoignage et des erreurs dues à l'indifférence des enfants pour leur déposition ;

2° Du défaut de sens critique : *a)* l'ignorance des enfants fausse leurs raisonnements dès les prémisses ; *b)* leurs facultés intellectuelles en voie de développement n'ont pas atteint leur harmonie définitive ; *c)* ils n'ont pas l'habitude de raisonner, comme le prouvent leur paresse intellectuelle, leur absence de méthode ; *d)* ils sont extrêmement suggestibles.

3° D'une éducation insuffisante ou intentionnellement vicieuse ;

4° De défauts du caractère, tels que paresse, gourmandise, etc.

II

A ces causes communes à tous les enfants s'ajoutent, chez les sujets pathologiques, des caractères spéciaux dus à leur état mental.

1° Le mensonge de l'hystérique constitue la mythomanie vaniteuse. C'est un mensonge touffu, souvent un long conte, où s'étale la personnalité du sujet et où son milieu se reflète ;

2° Le débile intellectuel ment surtout pour se défendre, et se contente de négations. Sa vanité lui inspire parfois des fabulations pauvres et ineptes ;

3° Le pervers ment dans l'intention de se défendre, dans un dessein utilitaire, et surtout en vue de nuire. Sa déposition est presque toujours une calomnie. Il la mûrit longuement et l'exprime en quelques phrases prudemment laconiques ;

4° D'autres enfants anormaux, tels que les sujets atteints de léger déséquilibre psychique, les fabulateurs, certains intermittents pathologiques, etc., altèrent souvent la vérité.

Il faut donc toujours contrôler le témoignage des enfants, très suspect au point de vue médico-légal.

Vu le Président de thèse,

ROGER

Vu le Doyen,

ROGER

Vu et permis d'imprimer

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. POINCARÉ

BIBLIOGRAPHIE

- Binet.* — La suggestibilité. Paris, 1900.
- La science du témoignage. L'Ann. psychol. Paris, 1903.
- Les enfants anormaux. Paris, 1907.
- Les idées modernes sur les enfants. Paris, 1909.
- Binet et Simon.* — L'Année psychologique. Paris, 1894 à 1914.
- Borst (Mlle).* — Recherches expérimentales sur l'éducabilité et la fidélité du témoignage (Arch. de psychol. Genève, 1904).
- Bourdin.* — Les enfants menteurs. Annales méd. psychol. Paris, 1883.
- Brouardel.* — Des causes d'erreur dans les expertises aux attentats à la pudeur (Soc. de méd. légale, 1884).
- Casaubon (L. de.).* — L'hystérie chez les jeunes garçons. Thèse Paris, 1884.
- Claparède.* — La psychologie judiciaire (Arch. de psychologie, 1906).
- Expériences collectives sur le témoignage ; témoignage simple appréciation, confrontation. Id.
- Récognition et moitié (Arch. de psychol., 1911)
- A. Collin.* — Le champ inculte de l'hystérie (Gazette des hôpitaux, 12 déc. 1912).
- Le développement de l'enfant. Paris, 1914.
- L'enfance du débile intellectuel (Ann. méd. psychol., mars et mai 1919).
- Les trois causes de la délinquance juvénile. (Journal de pédagogie, juin 1919).
- A. Collin et Godet (Mlle).* — Les étapes neuro-psychiatriques de la

naissance à trois ans (Arch. de méd. des enfants, fév., 1918).

Desavoie. — Le témoignage, source d'erreurs judiciaires ; discours de réception à l'Académie d'Amiens, 1912.

Descœudres (Mlle). — Constante de résultats psychol. dans une exp. de témoignage (Arch. de psychol. 1916).

Dejars. — Récits imaginaires chez les hystériques. Th. Paris, 1898-1899.

Duprat. — Le mensonge. Paris, 1903.

Dupré. — La mythomanie. Paris, 1903.

— Le témoignage (Rev. des Deux-Mondes, 15 janv. 1910).

— La perversion instinctive (Arch. de l'anthropologie criminelle, 1912).

Flournoy et Claparède. — Archives de psychologie. Genève, 1902 à 1916.

Francotte. — L'anthropologie criminelle. Paris, 1902.

Giroud. — La suggestibilité chez des enfants d'école (Ann. psychol., 1912).

Heuyer. — Enfants anormaux et délinquants juvéniles. Thèse Paris, 1913.

Kahn et Teutsch. — Revue des tribunaux pour enfants, 1913-1914.

Larguier des Bancels. — La psychologie judiciaire (Ann. psychol., 1906).

Lasèque. — Genèse des mensonges chez les enfants (Annales méd. psychol., 1881, t. VI, p. 3).

Legrand du Saulle. — Les hystériques, 1883.

— De l'état mental chez les enfants (Opin. méd. et scient. 1870).

Lévy-Bruhl. — Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures. Paris, 1910.

Lobsien. — Recherches expérimentales sur le développement de la mémoire chez les enfants. Traduit par Larguier des Bancels (Ann. psychol., 1902).

Madin. — L'enfance des hystériques. Th. Paris, 1916.

Moreau de Tours. — De la folie chez les enfants. Paris, 1888.

Motet. — Les faux témoignages des enfants devant la justice (Annales d'hygiène et de méd. légale, 1887).

- Le mensonge chez les enfants (Ann. médico-psychol., 1883).
Pérès — Les trois premières années de l'enfant. Paris, 1911.
Peugniez. — L'hystérie chez les enfants. Th. Paris, 1884-1885.
Queyrat. — La logique chez l'enfant et sa culture. Paris, 1902.
Rassier. — De la valeur des témoignages des enfants devant la justice. Th. Lyon, 1892.
Rouma. — Un cas de mythomanie (Arch. de psychol. 1908).
Saglier. — Contribution à l'étude des maladies simulées chez les enfants. Th. Paris, 1909.
Selez (Mlle). — L'orientation d'esprit dans le témoignage (Arch. de psychol., 1914).
Stern. (C. et W.). — Sur la psychologie du témoignage. Recherches expérimentales sur la fidélité du souvenir. Traduit par Larguier des Bancel (Ann. psychol., 1910).
Varendonck. — Les témoignages d'enfants dans un procès retentissant (Arch. de psychol., 1911).

